Diacritik, entretien avec Christian Rosset, mars 2024

Singulars, texte de Jean-Philippe Domecq, mars 2025

Phoenix, texte de Bernadette Engel-Roux, mai 2024

Le Matricule des Anges n° 231, entretien avec Philippe Savary, mars 2021

Dernières Nouvelles d'Alsace, texte de Myiriam Ait-Sidhoum, 21 décembre 2023

Blog *Littérature*, texte de Thierry Guinhut, juillet 2020

La cause littéraire, entretien avec Philippe Chauché, septembre 2016

Publication(s) n° 22, entretien avec Luc Duthil, janvier 2014

Or norme n° 35, texte de Véronique Leblanc, décembre 2019

Novo n° 45, texte de Wendy Noel et Léa Lemmel, septembre 2017

Novo n° 33, texte de Marie Marchal, février 2015

Blog Stras Art Photo, texte de Michel Loetscher, août 2016

Les Affiches d'Alsace et de Lorraine n° 62-63, entretien avec Michel Loetscher, août 2016

Dernières Nouvelles d'Alsace, texte de Serge Hartmann, 25 octobre 2013

Dernières Nouvelles d'Alsace, texte de Serge Hartmann, 4 avril 2014

Dernières Nouvelles d'Alsace, texte de Serge Hartmann, 10 février 2021

Dernières Nouvelles d'Alsace, texte de Serge Hartmann, 3 mars 2022

Strasbourg magazine n° 314, texte de Pascal Simonin, avril 2021

DIACRITIK

- LE MAGAZINE QUI MET L'ACCENT SUR LA CULTURE -

Christian Rosset / 27 mars 2024 / Art contemporain, Entretiens, Livres

L'Atelier contemporain a dix ans : grand entretien avec François-Marie Deyrolle



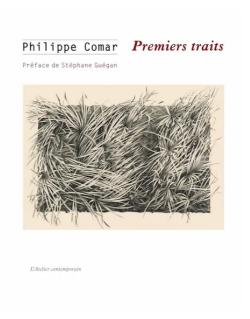
Photo © Christian Rosset (linogravure de Pierre Buraglio).

réception du catalogue des « 10 ans / 200 livres » de L'Atelier contemporain – ouvrage hors commerce de 488 pages format 16/20 cm, et, comme de règle chez cet éditeur, superbement réalisé –, comment ne pas céder à la tentation de faire le point avec celui qui en est l'âme et le maître d'œuvre principal, François-Marie Deyrolle ?

Cela ne fait pas exactement dix ans, mais pas loin, que nous nous intéressons de près à ce corpus d'ouvrages répartis en onze collections, dont trois principales et une de poche. On en trouvera ici quarante-deux, chroniqués par nos soins – le premier ayant été *Symptômes* d'Éric Suchère, à l'automne 2018 –, soit les deux tiers du nombre de volumes de L'Atelier contemporain en place dans ma bibliothèque. Et je n'oublie pas la trentaine de titres déjà repérés dont j'ai hâte d'entreprendre la lecture – mais quand ? Me faudra-t-il réduire drastiquement mon temps de sommeil pour en venir à bout, d'autant plus que près de quatre-vingts ouvrages supplémentaires, dont probablement de fameux « pavés », sont annoncés pour un futur proche ?

Quand on songe au travail accompli par François-Marie Deyrolle (on peut se demander s'il lui arrive de se reposer), on ne peut que se montrer admiratif : quel souffle, quelle diversité! même si on se rend assez vite compte que cette suite d'ouvrages n'est pas sans logique : celle d'un esprit ouvert, sans cesse en éveil et particulièrement contagieux. Ce qui fait que, contre toute attente, on se prend de passion pour certains volumes qui auraient dû nous tomber des mains ; et même à les dévorer, comme s'ils étaient plus qu'attendus. Depuis la dernière salve proposée par L'Atelier contemporain et recensée ici-même, huit nouveaux titres nous sont parvenus, dont cinq déjà en librairie :

Premiers traits de Philippe Comar (né en 1955), dans la collection « Écrits d'artistes », est en deux parties : un texte d'une petite cinquantaine de pages - l'autobiographie nous dit l'éditeur, aussi passionnante qu'elliptique, d'un dessinateur, plasticien, théoricien, écrivain. Souvenirs d'enfance, souvenirs des années d'études, souvenirs des visites dans les musées s'entremêlent, dans un désordre qui, à l'image de celui des herbes sauvages qu'il aime dessiner, recèle "une forme d'organisation secrète" – prolongé par un cahier de dessins d'une quarantaine de pages, les plus anciens datant de 1977 et le plus récent, de 2021. Contrairement à la peinture, dont il peut parfois se détourner, le dessin attire toujours le regard. Philippe Comar : « Pour moi, le dessin est une fin en soi. Il n'est ni l'ébauche d'une œuvre ni sa trace. Je le pratique pour luimême, pour le plaisir de l'observation, pour adhérer plus étroitement à ce que je vois. Dessiner, c'est être sans écart entre l'objet et sa présence en moi, sans écart entre le monde qui m'entoure et celui, intérieur, où il m'apparaît. C'est un moment de grâce durant lequel je m'abandonne à la sensation. J'attache plus d'importance à l'acte de dessiner qu'au dessin fini. » Dont acte.





Guillaume Pujolle. La peinture un lieu d'être, de Blandine Ponet, dans la collection de plus grand format, « Squiggle » (dans laquelle on peut aussi trouver les Agendas de Bonnard ou les Peintures et dessins de Louis-René des Forêts), propose une sorte d'enquête sur un homme qui fut menuisier, douanier, peintre, et qui passé une grande partie de sa vie dans un asile à Toulouse. L'autrice, ayant été infirmière en psychiatrie dans ce lieu d'internement, tire les fils de la complexe destinée de l'artiste, ce qui l'entraîne à se pencher aussi sur l'histoire de la psychiatrie, du surréalisme et de l'art brut, sans oublier les effets dévastateurs de la première guerre mondiale. Fragment : « Guillaume Pujolle fait-il de l'art ? Se prendil pour un peintre? Oui et non. Mais aussi: non. En premier, il fait. Il a fabriqué sa boîte, ses pinceaux, règles, équerre, rapporteur, réuni son matériel, il suit sa méthode. Et son monde est arrivé très vite – "son style déjà constitué", dit Dubuffet. // Dessiner, peindre, c'est aussi trouver une autre voie, à la fois chemin détourné, à la fois voie directe. Outsider art. [...] Outsider : se tenir en dehors. Se

tenir en dehors de l'art culturel, certes, mais aussi se tenir en dehors de la psychiatrie. Une autre voie donc, qui est aussi voie de la rencontre. » Et en effet, ce livre inattendu propose une *rencontre* à laquelle il convient de faire bon accueil.

Ouvrant cette fois au hasard *L'époque de la peinture* de Jérôme Thélot, dans la collection « Essais sur l'art », je tombe sur une peinture de Turner, assez connue mais qui préserve un inaltérable pouvoir de sidération, *Aube, après le*

JÉRÔME THÉLOT

L'époque de la peinture

naufrage. Elle se trouve en belle compagnie -Poussin et Bram van Velde notamment – dans un chapitre intitulé Le recommencement du paysage. Difficile de rendre compte en quelques phrases de cet essai que l'éditeur présente ainsi : À contre-courant de notre époque, celle de la technique, de la raison calculatrice, des logiques de domination qui s'immiscent dans toutes les dimensions de la vie, époque qui trouve son origine lointaine dans le néolithique où furent inventés l'agriculture et l'élevage, Jérôme Thélot propose "de former l'utopie d'un radical recommencement." Prenons la première phrase de ce livre : « Que peut au juste la peinture ? » et collons-là à la toute dernière qui apporte une « réponse provisoire : l'époque de la peinture sera un messianisme de la lumière ». Et regardons la toile non moins célèbre d'Edward Hopper, Sun in an Empty Room, imprimée sur la page de PROLÉGOMÈNES À UNE UTOPIE

L'Atelier contemporain- (SSAIS SUR L'ART

droite (ou belle page), face à cette dernière proposition, tout en gardant en mémoire les mots de Bram van Velde rapportés dans le chapitre VI (*Le pari de la gaité*) : « La peur a joué un grand rôle dans ma vie. Elle peut être une lumière. La peur est liée à la peinture, elle vient de l'invisible »... De quoi méditer – en silence, ou non.

JEAN DAIVE

Le Dernier mur





Le Dernier mur est le troisième volume de Jean Daive dans la collection « Essais sur l'art » après Pas encore une image et Penser la perception. Comme pour les précédents, et même si ce n'est pas précisé, il s'agit d'un montage de transcriptions d'entretiens pour la radio – Jean Daive ayant été entre 1975 et 2009 une des grandes figures de France Culture, lauréat en 2022 du Prix pour l'ensemble de l'œuvre remis par la commission du répertoire sonore de la SACM -, introduit par un beau texte de l'auteur, Le Mur et Saturne, dont voici les premiers mots : « Le mur se manifeste dans l'impulsion. Il joue le rôle de fondateur et son activité est permanente. Le mur est à la rencontre des seuils, des recommencements et des ouvertures. Le mur est ce qui manque à la maison qui se rêve. » Les voix enregistrées sont au nombre de 28 - auguel il faut ajouter (ne serait-ce que pour obtenir un nombre premier) celle, lente et grave, de Daive. Dans cette polyphonie vocale, Jean-Charles Blais côtoie Niele Toroni ; Francesco Clemente, Kiki Smith ; Georges Didi-Huberman, Eugène Leroy; Jean le Gac, François Rouan ; ou (plus surprenant)

Maurice Garnier (marchand de tableaux ayant consacré plus de soixante ans de sa vie au seul Bernard Buffet), Joseph Kosuth. De l'art de la fresque au mur sur lequel « l'amoureux transi [qui] attend sur sa bicyclette une garçonne à vélo s'adosse, [grattant] un message dans la brique toujours assis sur sa selle » [...],

Le mur continue de déplacer le regard. Il est l'insoupçonné. » On aimerait recopier bien d'autres fragments, comme ces mots d'Eugène Leroy : « Vous me faites raconter des contes. Je suis bien obligé, vous être venu pour que je parle » ; mais la contrainte étant de ne pas dépasser 8000 signes espaces comprises pour cinq micro-recensions, il nous faut passer au suivant, sans pour autant prendre congé de l'auteur du *Dernier mur*.

Le Bestiaire n° III, Poèmes 1960-1963 de Marcel Broodthaers, est le fac-similé d'un ensemble de 178 pages « dactylographiées sur une petite machine à écrire », souvent corrigées à la main et « parfois illustrés de photographies, de dessins et de collages », dont l'édition a été établie par Maria Gilissen-Broodthaers et Jean Daive en 1985, avant que les manuscrits ne soient dérobés. Mais heureusement Jean Daive avait conservé des photocopies des poèmes qui ont été restaurées pour cette publication de format A4. Notons au passage qu'une seconde publication, intitulée Le Bestiaire n° IV, est prévue pour cette année qui marque le centenaire de la naissance de Marcel Broodthaers (Bruxelles, 28 janvier 1924 -Cologne, 28 janvier 1976). Daive, pour qui l'œuvre de cette « figure majeure de l'art postduchampien » est magistrale – « Elle donne à penser, elle donne à rêver » -, écrit qu' »en dehors d'une signature, [Broodthaers] est inclassable, pour longtemps en marge de toute catégorie. Il est au-delà de cette limite et de toutes les limites. Il aime la liberté jusqu'à se désidentifier de tout, aussi bien des objets et des images qu'il veut à l'aide des mots concrétiser en œuvres visuelles au nom de la poésie et de l'art. » De ces poèmes du Bestiaire, ordonnés selon l'ordre alphabétique, lequel

Le Bestiaire n° III de Marcel Broodthaers Poèmes, 1960-1963 ÉDITION ET PRÉSENTATIONS PAR MARIA GILISSEN-BROODTHAERS & JEAN DAIVE Fondation Marcel Broodthaers EArclier contemporain - ÉCRITS D'ARTISTES

choisir ? Premier essai : « Les Fourmis rouges et noires // La Reine rouge pond ses œufs au rythme d'un / orchestre de Jazz. Sa chambre à coucher / est toute bleue. Tant de monde la regarde / que le bleu disparaît sous un brouillard. / La Reine noire pond ses œufs dans une / chambre de deuil. Les étoiles regardent. » Deuxième essai – à lire, mais aussi à voir :

LE LION

La correction d'un défaut entraîne celle d'un autre.

Je me suis vu dans une source comme Narcisse. Vais-je pouvoir me débarrasser du narcissime? J'en suis devenu tout bête, comme un lion revenant de Pontoise. Ca, du lion ! Ca ressemble à du nougat!

Mon inquiétude est à son comble. Qui suis-je? Un lion. Sans doute, Un lion. Bleu ou fumé, cela me paraît moins clair que jadis la même eau des roches.

Marius me voudra-t-il encore comme domestique ? Entle querte



Le Bestiaire n°III © Maria Gilissen-Broodthaers:Jean Daive:L'Atelier contemporain.

Il est temps d'en venir à notre *grand entretien* avec François-Marie Deyrolle, mais non sans avoir annoncé les titres de trois ouvrages déjà sur la pile des lectures en cours qui paraîtront en avril prochain : *Par-delà les figures. Écrits sur l'art, 1964-2006* de Claude Esteban, *Là, il y aura oracle. Pour André Masson* de Bernard Noël et *L'art, c'est la vérité absolue* de Constantin Brancusi, ces deux derniers volumes publiés dans la collection de poche « Studiolo ».

En octobre 2013 paraissaient les deux premiers titres des éditions L'Atelier contemporain : le premier numéro de la revue du même nom qui s'intéressait à la question de l'écriture sur l'art (et s'arrêtera au bout de deux numéros – pourquoi ?) ; et un livre de poèmes de Jacques Moulin, À vol d'oiseaux, ouvrant la toute première collection, « Littératures ». Peut-être faudrait-il commencer par raconter la préhistoire de ce grand chantier éditorial – marquant, si j'ai bien compris, « un retour », et non un « début » – qui vient d'entrer dans sa deuxième décennie après avoir dépassé les 200 livres ?

« L'Atelier contemporain » fut revue avant d'être maison d'édition. Mon projet était celui d'un amateur d'art : publier des écrits à son sujet, la peinture essentiellement, interrogeant la démarche artistique même, ses enjeux, ses conditions, ses objectifs, sa pensée..., non pas d'un point de vue historique ou théorique, mais sensible. Faire appel, donc, essentiellement, aux écrivains, artistes eux-mêmes, à mon avis plus capables que d'autres grâce à leur travail de leur matière, la langue, de mettre en branle des échos véritables, de dire, faire sentir, en quoi une œuvre peut être œuvre d'art, et ainsi pourquoi elle nous touche. L'autre idée était de donner (rendre?) la parole aux artistes, qui sont les premiers, et sûrement les mieux placés, pour penser la création. Cette revue était reflet de mes interrogations, mes goûts, mes choix - tout comme la maison d'édition, ensuite, le sera ; un engagement de soi, le reflet d'une personne (avec ses erreurs, ses contradictions, ses impasses, ses obsessions...). Cette histoire éditoriale est donc mêlée, bien sûr, à mon histoire personnelle – un ami qui me propose un manuscrit, me demande conseil pour proposer ledit livre à un peintre qui l'accompagnerait ; chose faite, c'est une amie qui dessinera pour le livre – comment dans ces conditions ne pas en être l'éditeur ? Mais un livre seul ne peut véritablement exister, on projette donc d'en publier d'autres (et l'on renouera ainsi avec une passion ancienne – j'avais en effet créé une première maison d'édition, « Deyrolle éditeur », active de 1990 à 1997), bref, de fil en aiguille une maison est née. (La revue fut mise de côté par manque de temps : la constitution d'un sommaire où il s'agit de trouver un équilibre, une justesse, entre nombre de voix diverses, est chronophage.) Qui plus est, ce moment correspondait à une période compliquée de ma vie professionnelle où n'arrivant pas à retrouver le travail espéré je n'avais pas d'autre solution que de créer ce travail. Tout à la fois projet sensible et professionnel, il me faut en vivre ; l'équilibre est compliqué à maintenir, mais la tension générée par cette situation est dynamisante.

« L'Atelier contemporain » : c'est sous ce magnifique titre que Francis Ponge a réuni ses écrits sur l'art – « Qui sommes-nous ? Où allons-nous ? Que faisons-nous ? Que se passe-t-il en somme dans l'atelier contemporain ? » ; ces propos, extraits de l'introduction au livre, sont les questions fondamentales qui

motivent la création ; elles sont au cœur des recherches et, partant, de mon projet éditorial. Ce titre/nom est aussi beau par ces deux éléments réunis : l'atelier, lieu de travail, de création, et le contemporain, notion clé des créateurs et des regardeurs/lecteurs, qui a peu à voir avec l'actuel ou la modernité.

Ce qui m'a conduit à être attentif aux publications de L'Atelier contemporain, ce sont les volumes de la collection « Écrits d'artistes », à commencer par le tout premier, Observations sur la peinture de Pierre Bonnard, paru en janvier 2015 (mais je pourrais citer aussi les Entretiens de Sam Francis avec Yves Michaud ou les Notes discontinues de Pierre Buraglio, pour n'en rester qu'aux premières années de cette collection). Dans ces rassemblements d'écrits d'artistes, on trouve des sommes impressionnantes : entre 600 et 700 pages pour Monique Frydman, Markus Lüperz, Gilles Aillaud, Stéphane Bordarier ou Philippe Guston ; et même quelques « livres monstres » : Gérard Titus Carmel (744 pages), Christian Dotremont (944 pages), Georges Rouault (1104 pages). On peut aussi noter un assez grand éclectisme : de Dado qui fait profession de détester Bonnard et Matisse à Simon Hantaï, en passant par Hans Bellmer et Pierre Tal Coat. Êtes-vous ouvert à tout et à tou(te)s, où y a-t-il une ligne à ne pas franchir?

Notes discontinues

Pierre Buraglio



Préface de Pierre Wa

L'Atelier contemporair

Il m'a fallu du temps pour assumer l'hétérogénéité de mes goûts, de mes centres d'intérêt! J'essaie de demeurer curieux, compréhensif, d'où ces choix assez larges. Rappelez-vous la querelle des Anciens et des Modernes ou les débats virulents d'après-guerre pour ou contre l'abstraction : tout ceci n'a plus guère de sens à l'heure actuelle, ces prises de position nous semblent même fort ridicules. On peut aimer Poussin et Caravage, Kandinsky et Picasso. L'important est la justesse entre le propos et la forme qu'il suscite et revendique, dont il est à la fois tributaire et directeur. Ces affaires de goût ne posent pas problème pour l'art et la littérature des siècles passés, on admet sans sourciller l'éclectisme – pourquoi le refuser pour les temps présents ? L'important n'est pas que la forme créée mais la dynamique générale en jeu dans la création. Je m'intéresse tout autant aux œuvres de Pierre Buraglio ou Simon Hantaï qu'à celles de Markus Lüpertz ou Georg Baselitz, pour ne citer que des noms célèbres et, surtout, elles sont toutes aussi pertinentes. Au sein de mon catalogue on trouvera des noms d'artistes méconnus, pour ne pas dire inconnus, et des noms d'artistes dont « objectivement » (?), on peut dire qu'ils sont secondaires – je revendique aussi totalement cette liberté dans mes choix ; l'histoire n'est pas figée mais s'écrit sans cesse et sera de fait reconsidérée, et l'art n'est pas fait que de grandes œuvres. Mon rôle est aussi de promouvoir œuvres et auteurs non reconnus. Cette « ligne à ne pas franchir » dont vous parlez serait plutôt à situer du côté d'une certaine éthique de la création : ne pas suivre ceux qui se contenteraient de s'inscrire dans une mouvance, ne se mettraient pas en danger, ne risqueraient pas leur savoir-faire, ne seraient pas attentifs à leur personnalité profonde. Enfin, pour finir de répondre à votre question, les gros volumes : j'essaie de proposer des livres de référence, les plus sérieux, complets, « scientifiques » possibles ; libre aux lecteurs de n'en lire que des passages, ils savent qu'ils pourront toujours revenir à l'ensemble « complet ». Enfin, je suis content de participer, avec les seuls moyens du livre, et mes petits moyens, à la reconnaissance future de certains artistes injustement délaissés aujourd'hui – je songe à Leonardo Cremonini et Dado, par exemple.

La collection « Essais sur l'art » a surgi en mars 2015, deux mois après « Écrits d'artistes », et un an après la collection « Esperluette » dont le principe est de mettre en relation un artiste et son exégète (mais pas seulement). Elle aura plus tard diverses ramifications, notamment du côté « livre de poche » avec « Studiolo » (mais on peut aussi penser aux volumes peu épais – grande rareté à L'Atelier contemporain – de « Phalènes »). Cette collection d'essais est, elle aussi, on ne peut plus ouverte – l'important, dites-vous, étant de « ne jamais quitter le terrain de l'expérimentation pour celui de la certitude. » Chaque livre apporte une pierre à la construction d'un vaste édifice. Mais, s'il y a



guelque chose de labyrinthique dans chaque collection, c'est encore plus le cas en ce qui concerne les relations qui s'établissent entre elles. « L'Atelier contemporain » est-il un lieu où se perdre – et se retrouver?



Le catalogue est divisé en plusieurs collections, mais bien souvent l'appartenance d'un titre à l'une d'entre elles plutôt qu'à une autre est arbitraire. Il faut bien ordonner, classer en séries, pour s'y retrouver justement, ou croire que l'on s'y retrouve. Le propos n'est pas d'apporter des réponses mais bien de poser des questions. Je suis heureux que vous considériez ce catalogue comme un édifice ; j'essaie en effet de construire – on parle bien de « maison » pour une entreprise d'édition. Ses pièces ont des usages différents mais elles communiquent et chacune est destinée à une part de sa vie. La plupart des « éditeurs d'art » ne sont en fait pas des éditeurs, mais de simples prestataires de services – ils « co-éditent » simplement des catalogues d'exposition, ou proposent des « produits » à l'occasion des grandes expositions, mais ils ne s'engagent pas auprès d'artistes ou d'auteurs. Peu ont de véritables « politiques ». J'essaie d'avoir une vraie politique d'auteur dans cette collection d'essais sur l'art, je « suis » Jean Daive, Pascal Dethurens, Renaud Ego, Marion Grébert, Laurent Jenny, Daniel Payot, Jérôme Thélot, Michel Thévoz..., pour citer quelques noms. Et je propose des recueils de textes afin de mettre en valeur des regards et des parcours remarquables – Marcel Cohen, Maryline Desbiolles, Claude Esteban, Nicolas Pesquès, Christian Prigent..., à venir John Berger, Alain Borer, Philippe Comar, Jean Frémon, Kenneth White...

La collection « Littératures » est, de toutes, celle qui propose le plus grand nombre de titres. Si l'on y trouve des livres d'assez modeste dimension, elle s'est assez vite fait remarquer par la publication d'un ouvrage hors-norme, Les Corps vulnérables de Jean-Louis Baudry : plus de 1200 pages, imprimées de plus en assez petits caractères. J'imagine que ce livre a marqué une date pour L'Atelier contemporain. A-t-il trouvé ses adeptes – ses aficionados—, même en petit nombre ? Je remarque, une fois encore, votre goût des « monstres éditoriaux », tels les écrits de Titus-Carmel (autour de 700 pages à chaque fois), ou le rassemblement d'œuvres peu accessibles d'écrivains importants, comme Michel Butel, Robert Lebel ou Franck Venaille. Avez-vous le goût de canaliser ces grands fleuves, en écho à celui de la découverte d'auteurs et d'autrices inconnu(e)s ou peu connu(e)s ?



Jean-Louis Baudry
Les Corps vulnérables

L'édition de littérature est bien compliquée : la concurrence est rude, tant pour être présent sur les tables des librairies que pour avoir quelques échos dans la presse. Il paraît en ce domaine beaucoup de livres (trop ?) :

pour quelqu'un qui n'est pas féru de communication comme je le suis, voilà qui n'est pas simple que de faire remarquer ses productions... Le monde littéraire subit aussi ce phénomène des *blockbusters*, catastrophique en ce qu'il élimine de toute possibilité de reconnaissance l'immense majorité des œuvres ; évidement ce sont avant tout les livres réputés « difficiles » qui en subissent les conséquences et deviennent invisibles, sauf à quelques *happy few*. Quelques *happy few* ont donc lu ce chef-d'œuvre qu'est *Les Corps vulnérables* – ils sont, aujourd'hui 16 mars 2024, 284 acheteurs, précisément. Mais – et c'est assez rassurant – depuis sa parution en septembre 2017, il n'y a pas un mois sans que je vende un exemplaire ; il doit y avoir un « bouche à oreille » qui fonctionne, une réputation, qui fait que naturellement, sans que je fasse quoi que ce soit, on me commande chaque mois un livre (hélas, par l'intermédiaire d'Amazon – mais quelles sont les librairies qui entretiennent encore des fonds ?). Plus que 50 ans pour épuiser le tirage – mais nous y arriverons.

Éditer, rééditer, traduire – les 3 axes du métier (même si en matière littéraire je ne propose pas de traductions). Le rassemblement d'œuvres en un volume est le souhait de donner une visibilité à un parcours ; baliser un cheminement. La réunion met à jour des processus, des sujets, des modes d'expression... de façon plus évidente que des parutions dispersées. Livres de référence, aussi, de bibliothèques. Le danger est, toutefois, que ces gros volumes intimident certains lecteurs.

Un projet particulier est en cours de préparation (parution prévue en début d'année 2025) : la réunion de Tensemble des livres de Xavier Bazot, soit une dizaine de titres, augmentée pour chacun d'entre eux d'un dossier comprenant brouillons et pages de journal afférents à la mise en chantier de chacun des livres – l'auteur constitue un vrai « sentier de la création » !

L'image a une grande importance dans cette entreprise (la peinture, le dessin, mais aussi la photographie – la bande dessinée n'étant pas, du moins pour l'instant, partie prenante du jeu). Alors le travail de mise en forme des volumes devient essentiel – des poches aux beaux livres. Et il est vrai que l'on remarque les ouvrages de L'Atelier contemporain d'assez loin. Le goût pour la typographie, la mise en pages, y est toujours manifeste, à commencer par la composition des couvertures, sans oublier les exigences de la tenue en main, le papier, la brochure, etc. Y a-t-il eu dès le point de départ établissement d'une charte rigoureuse ? Peut-on parler de travail d'équipe ?

Typographie et mise en pages doivent servir au mieux le propos du livre ; aussi, hormis la conception graphique de la couverture qui répond à une charte précise, la mise en forme du contenu doit être adaptée et, autant que faire se peut, créative. L'idée est de faire un objet de lecture agréable, facilitée, mais aussi beau en soi. La mise en place fut réalisée en collaboration avec Juliette Roussel qui continue à réaliser certaines maquettes, mais je m'entoure maintenant d'autres graphistes, avec le souhait d'être toujours en éveil, surpris par mes productions, et je réalise moi-même de plus en plus de mises en pages ; à l'avenir, l'ensemble des livres « courants » seront réalisés par mes soins, ne confiant à d'autres que les « beaux livres », les projets exceptionnels ou ceux techniquement trop complexes. Mes maquettes sont, pour le moment, assez classiques mais me permettent une précision (quant à la distribution du texte, le placement de certains éléments) que je n'ai pas quand je travaille avec d'autres, mettant directement « la main à la pâte ». Et cet aspect « artisanal » est un vrai plaisir, sensuel – si je suis devenu éditeur c'est à l'origine moins pour mener un projet intellectuel que pour mon goût pour l'objet livre. Je suis très sensible à la beauté des typographies, des mises en pages et ma bibliothèque personnelle est constituée de milliers de livres dont certains ne sont là que pour leur qualité esthétique...

(propos recueillis par e-mail entre le 25 février et le 16 mars 2024)

Catalogue *10 ans, 200 livres 2013-2023*, L'Atelier contemporain, janvier 2024, 488 pages, hors commerce. On trouvera un lien vers une lecture en ligne sur le <u>site internet</u> de l'éditeur.

Philippe Comar, *Premiers traits*, L'Atelier contemporain, janvier 2024, 112 pages, 20€

Blandine Ponet, *Guillaume Pujolle. La peinture un lieu d'être*, L'Atelier contemporain, janvier 2024, 128 pages, 25€

Jérôme Thélot, *L'époque de la peinture*, L'Atelier contemporain, février 2024, 160 pages, 20€

Jean Daive, Le Dernier mur, L'Atelier contemporain, mars 2024, 312 pages, 25€

Le Bestiaire n° III de Marcel Broodthaers, Poèmes 1960-1963, L'Atelier contemporain, mars 2024, 208 pages, 30€

Publié dans Art contemporain, Entretiens, Livres et tagué Christian Rosset, Diacritik, entretien, François-Marie Deyrolle, L'Atelier contemporain. Ajoutez ce permalien à vos favoris.



Culture

 \equiv

L'Atelier contemporain, de François-Marie Deyrolle sait aiguiser notre regard

Auteur : Jean-Philippe Domecq Article publié le 4 mars 1925

Depuis plus de 10 ans, le travail éditorial de François-Marie Deyrolle est exemplaire de ce que l'édition sur l'art peut accomplir de meilleur quand il s'agit d'aiguiser notre regard. Les livres d'art de <u>L'Atelier contemporain</u> de différents formats et collections aident à voir les œuvres qui elles aussi aident à voir la vie extérieure, intérieure.

La Folie du regard, de Laurent Jenny, Antonello de Messine, Une clairière à s'ouvrir, de Franck Guyon, et, La mort dans tous ses états, de Vincent Wackenheim: trois titres récents parmi les 200 du catalogue fixent pour Jean-Philippe Domecq de façon exemplaire l'ambition de garder le cap de l'exigence, sans jamais se conforter sur les noms d'artistes à la mode.

Une ambition éditoriale qui ne faiblit pas

Créées en 2013 à Strasbourg, les éditions L'Atelier contemporain sont là et bien là, elles démontrent que l'on peut être qualitatif, subtil, profond et faire mieux que survivre dans l'Ambiance, garder le cap de l'exigence sans jamais se conforter sur les noms d'artistes à la mode. C'est le cas.

D'où vient leur nom, d'abord ? D'un ouvrage de **Francis Ponge** portant le titre d'*Atelier contemporain* et paru en 1977 aux éditions Gallimard :



« Qui sommes-nous ? Où allons-nous ? Que faisons-nous ? Que se passe-t-il, en somme, dans l'atelier contemporain ? ».



Par là, Francis Ponge transposait vers les artistes et leurs ateliers, sur le conseil avisé du grand manitou littéraire que fut Jean Paulhan, ce qu'il avait décrit dans *Le Parti-pris des choses*, à savoir la relation entre notre œil et les choses que nous avons sous les yeux; une relation où le poète sortait de notre commune et illusoire projection anthropomorphique sur ce qui n'est précisément pas anthropomorphique.

Le laboratoire de nos perceptions-réflexions

En étudiant le regard des artistes, Ponge s'exerçait et nous exerçait à affiner le trajet de regard entre soi et ce qu'on nomme le monde. L'atelier d'un artiste est, comme, le laboratoire de nos perceptions-réflexions. Pour peu qu'on y réfléchisse, et c'est bien le mot, qu'est-ce qui se réfléchit dans l'invisible pointillé entre l'extérieur et l'intérieur de notre œil ? Voyons-nous ce qui est ou ce que nous pensons qui est ? Nous arrive-t-il jamais d'être miroir de ce qui est devant nos yeux ? Que serait l'univers sans notre regard ? Etc, etc...

Q

Or, c'est tout cela qu'explorent les éditions de l'Atelier contemporain ; il y fallait bien la gamme de collections multiples qu'elles proposent.

L'éventail des collections est éloquent

Visiter et détailler leur catalogue est en soi une lecture que l'on a plaisir à conseiller. Les noms des collections valent leur pesant de poésie évocatoire, jugez plutôt par celles-ci entre autres :

« Esperluette »

Compagnonnage, dialogue, influence réciproque, affinité ou sympathie : il n'est pas rare qu'un écrivain et un artiste empruntent des voies convergentes, qui s'interceptent pour mieux se poursuivre. En rapprochant deux œuvres et deux individus au travers d'entretiens, d'essais ou de correspondances, chaque titre de la collection « & » révèle les liens féconds qui attachent des modes d'expression artistique tantôt parents et tantôt dissemblables.



L'Atelier contemporain Musée Bonnard, Le Cannet Bibliothèque nationale de France



« Squiggle »

Chaque volume monographique de cette collection suit un artiste dans son « tracé libre », selon la formule par laquelle J.-B. Pontalis traduit l'intraduisible mot anglais squiggle. Jeu de dessin à deux que pratiquait le psychanalyste D. W. Winnicott avec ses patients enfants, le squiggle instaurait une atmosphère de communication spontanée. Entendu dans une acception élargie, il nommera ici l'espace ménagé dans chaque œuvre au dialogue, à l'imprévu, à l'inconnu.

« Phalènes »

« Le papillon – particulièrement le phalène, ce papillon nocturne qui se glisse par la porte entrouverte, danse autour de la lumière et finit par s'y précipiter, s'y consumer - semble bien l'animal emblématique d'un certain rapport entre les mouvements de l'image et ceux du réel voire d'un certain statut, instable il va sans dire, de

l'apparition comme réel de l'image. » Georges Didi-Huberman

« Constellations »

Une constellation désigne d'abord un groupe d'étoiles voisines, qui reliées entre elles forment une certaine figure. Mais une constellation désigne aussi une forme de socialité particulière, supposant une mise en relation de l'épars. On trouvera dans la collection Constellations des ouvrages qui retracent l'histoire de personnalités marquantes du champ de l'art, des lieux qu'elles ont fait vivre, des relations qu'elles ont tissées. Autant de témoignages qui manifestent que « l'avec est une détermination fondamentale de l'être » (Jean-Luc Nancy).



Une clairière à s'ouvrir



FRANCK GUYON ANTONELLO DE MESSINE UNE CLAIRIÈRE À S'OUVRIR L'ATELIER CONTEMPORAIN

On aura idée de l'amplitude de sujets d'art couverte par les éditions L'Atelier contemporain en ouvrant un autre livret de la même collection Phalènes : après celui de Yannick Haenel, Le feu des solitudes charnelles, récit d'une fascination et l'exploration de l' obsession quasi hypnotique d'un peintre peignant la nudité de son épouse celui de Franck Guyon, Une clairière à s'ouvrir, on passe de l'intime nudité à l'intime révélation.

« L'alpha et l'oméga » dirait le Christ, puisque ce livre commente La Vierge de l'Annonciation, huile sur panneau de bois peinte vers 1475 par Antonello de Messine. Franck Guyon commence par nous rappeler méthodiquement les étapes de ce phénomène et ses avatars et conséquences théologiques, et il a raison, car nous avons beau le connaître par cœur d'héritage culturel. l'événement-avènement n'en demeure pas moins inouï, en ce qu'il noue et voue l'incrovable à la croyance, l'une dépendant de l'autre et réciproguement. La Vierge enfantera le Fils de Dieu, qui se dira aussi judicieusement Fils de l'homme pour signifier que nous pouvons tellement mieux faire avec l'humaine potentialité.

Une toute autre présence, l'ineffable

Franck Guyon souligne que ce tableau évacue tous les éléments symboliques et narratifs de l'Annonciation que l'on retrouve dans toute peinture de cet avènement chrétien, qu'Antonello de Messine concentre dans le seul portrait de Marie. Dès lors, tout est dans le regard de la Vierge, dans l'étonnement de son absorption, dans la Révélation que la jeune femme accueille sans trouble par la grâce de sa simplicité. Ce Mystère mystique a sa réplique artistique : comment représenter l'irreprésentable ?



La Folie du regard

François-Marie Deyrolle a publié deux forts livres d'un écrivain, critique et poète, Laurent Jenny, qui poursuit une exploration de l'énigme artistique sans théorisation mais justement, d'autant plus réfléchie qu'elle part chaque fois du monde d'un artiste. C'est l'approche, au fond.

66 « Ce qui retient mon regard dans le tableau, ce n'est pas une interprétation finale satisfaisante, c'est au contraire sa puissance d'énigme contenue » Laurent Jenny, La Folie du regard, paru en 2023.

Sans doute est-ce parce qu'il est poète précis que Laurent Jenny retrouve l'essence de la critique d'art symbolisée par Denis Diderot dans ses Salons. Ecrivain et philosophe à la fois, le critique sait que l'œuvre échappera toujours à l'emprise de sa mise en boîte explicative. Celle-ci a fait pas mal de ravages dans la critique du XXème siècle en privilégiant une vision historiciste de l'art : chaque étape est intéressante parce qu'elle est une étape.



Q

A ce point en effet, tout fait étape



Mais l'effet des œuvres en question est-il nivelable dans une sorte de perspective ? J'ai suggéré plus haut, par allusion à Picasso et autres « grands jalons incontestables », qu'on devrait être libre d'apprécier si telle nouveauté est si intéressante que cela, au-delà des possibilités qu'elle offre incontestablement de montrer autrement après elle qu'avant. La critique encore dominante actuellement reste d'abord « attentive aux progressifs déplacements qui tracent le chemin irréversible de la modernité. »

Et Laurent Jenny de suggérer les limites de cette « téléologie historique : la critique me recommande donc, lorsque je regarde une œuvre, de penser à sa place et à son rôle dans le grand récit avant-gardiste de l'histoire de l'art (...) : voyez comme ceci prépare cela. » En effet, disons-le, aller au musée pour voir l'histoire de l'art n'est quand même pas stimulant pour l'envie de voir, de vivre.

Au lieu de cela, Laurent Jenny nous donne à voir-revoir les œuvres de Pierre-Henri Valenciennes (1750 - 1819), il décrit et pense ses paysages avec la même adéquation qu'il recompose la composition également épurée des natures mortes de Giorgio Morandi (1890 - 1964) dont on peut visiter l'atelier-musée à Bologne.

A vrai dire, le lisant, on voit que lire ceux qui n'en rajoutent pas sur l'œuvre, fait voir en sachant que l'on voit, encore et encore.

Et la nouveauté, *La mort dans tous ses états*!

Dernier exemple en date parmi plus de 200 autres du catalogue construit méthodiquement en 10 ans, nous avons repris la 4e de couverture de, La mort dans tous ses états. Modernité et esthétique des Danses macabres, 1785-1966, de Vincent Wackenheim. Le propos de ce pavé de près de 1000 pages condense magnifiquement la constance de l'ambition de L'Atelier Contemporain : s'appuyer sur les meilleures plumes pour cerner à travers le regard de la critique d'art les inquiétudes et les passions des temps modernes.

« Rassemblant 104 Danses macabres dites « modernes », souvent peu connues, dans un ensemble commenté de quelque 1000 images et 11 focus thématiques, l'ouvrage de Vincent Wackenheim témoigne de la vitalité et de la pérennité d'une forme graphique apparue à la fin du Moyen Âge sur les murs des églises et dans les cimetières d'Europe.

Ces inquiétantes farandoles de squelettes où chacun est entraîné dans la mort n'eurent de cesse d'être revisitées, dès la fin du XVIIIe siècle, par des artistes de toutes nationalités, adoptant les techniques de reproduction de leur temps et inspirés par les courants esthétiques du moment. S'emparant de cette écriture codifiée devenue souterraine, ceux-ci s'écartèrent du modèle religieux pour rejoindre les préoccupations de l'histoire, et produire des œuvres de grandes qualités graphiques. À côté des figures traditionnelles – l'avare, le séducteur, le tricheur, la jeune fille amoureuse – émergent alors des thèmes originaux : le suicide, le duel, la guerre, le jeu, les barricades... dessinant le nouveau catalogue illustré des inquiétudes et des passions des temps modernes.





66 L'éternelle crainte de mourir – et la volonté de s'y bien préparer, donnant prétexte aux innombrables éditions du type De arte bene moriendi, voire à un engouement pour les Vanités – trouvent un prolongement dans ces étonnantes Danses des Morts modernes, présentant comme une parcelle d'éternité le moment qui précède le trépas, quand tout est joué, et qu'il paraît alors vain de vouloir peser sur son destin.



NOTE DE LECTURE

L'Atelier Contemporain, 10 ans, 200 livres, une Maison, par Bernadette Engel-Roux

Aujourd'hui que nous ne recevons (presque) plus de catalogues d'éditeurs (certains se rappellent peut-être ces petits cartons insérés dans chaque ouvrage et qu'il suffisait de remplir et renvoyer pour « être tenu informé de nos publications ». Et comment aurions-nous fait sinon dans nos vies sans internet de préhistoriens?), aujourd'hui donc, nous contemplons, étonnés, le *Catalogue* de papier : *10 ans, 2013-2023, 200 livres* que nous offre [1] L'Atelier Contemporain, en la personne de son Maître-Ouvrier : François-Marie Deyrolle, si discret qu'il nous importe d'autant de le nommer et que sa Maison et lui-même se confondent souvent.

Nous contemplons, étonnés, et soupesons [2] le bel objet qu'est ce *Catalogue*. Car c'est un vrai livre dont tout a été soigné : on imagine à peine les tâtonnements sur maquettes, graphisme, mise en pages, choix de textes, couleurs, et tout ce qui fait un objet-livre. Et ce bel objet-livre dans nos mains.

Non, le « Beau Livre » n'est pas notre fait. (On pense à ces luxueux livres d'images aujourd'hui fort bien reproduites, certes, qu'on offre à Noël pour décorer des étagères et que personne ne lira). Mais on aime que chacun des livres sorti de L'Atelier Contemporain, soit beau. Ainsi soigné et magnifique (étymologiquement), ce Catalogue.

La personne de FMD. Mais aussi une poignée, c'est peu mais c'est précieux, de collaborateurs, assistants, conseillers, amis et artistes comme autant de petites mains, ainsi qu'on dit en couture, en haute couture exactement, assemblent les pièces et morceaux de ces textes si finement et lucidement choisis par FMD pour vivre enfin leur vie de livres édités.

Dix ans et deux cent livres, comme autant de nefs parties pour l'étrange aventure de constituer ce Catalogue et cette Maison d'écrits sur l'art, qui prolongent la première vie de la Revue que nous avons connue, sous ce même nom, et qui posait la question fondamentale « Pourquoi écrivez-vous sur l'art ? ».

Nefs avec à la proue le nom d'un écrivain, critique ou poète – ou les deux – et celui d'un artiste, peintre ou photographe.

Et peu à peu les livres s'ajoutent et se distinguent jusqu'à devoir s'inscrire dans ces collections. Chacune, nécessaire et singulière.

Écrits d'artistes, pour ne pas oublier « que les artistes sont les premiers à penser leur pratique », donne à entendre la voix des praticiens de l'art. Celle de Francis Bacon, dans une vingtaine de *Conversations*, la *Conversation Sacrée* de Patrice Giorda avec Piero ou Goya, celle, amicale et distante, de B. Engel-Roux découvrant à elle-même et à chacun l'œuvre exigeante et intempestive de Jean-Louis Bentajou. Les *Observations* conduites pour lui seul de Pierre Bonnard ou les *Soliloques* de Georges Rouault.

& assemble des correspondances, comme *Ces petits tas d'ombre et de lumière* qui recomposent la vie intime et créatrice d'Alice Baxter & Frédéric Benrath, ou *L'hypothèse du désir* que posent ensemble Leonardo Cremonini & Regis Debray.

Essais sur l'art, nous fait percevoir les « rapports d'intimité » que Jean-Louis Baudry, dans *L'enfant aux cerises*, a pu entretenir avec Manet, Vuillard ou Tintoret. *Le geste du regard* de Renaud Ego nous fait deviner ce qu'a pu

être l'apparition des peintures de la Préhistoire, assister à la genèse qui a rendu possible l'émergence de cet art singulier par lequel tout commence. Le regard encore, sa « folie » son « désir » dans les deux livres de Laurent Jenny. Ou les *Géographies d'un désir*, d'Orient, de Christine Peltre. *Une réponse sans fin tentée* de Pierre-Alain Tâche, pour faire écho à la fascination exercée sur lui par Claude Garache ou Alexandre Hollan, entre autres. Une collection qui nous permet de pouvoir relire enfin des textes disparus, comme cet *Admirable tremblement du temps* de Gaëtan Picon.

La collection **Beautés** avoue « aimer autant ce que l'expérience de l'art peut avoir d'amateur que ce que les musées et le marché offrent à voir ». **Phalènes**, **Squiggle**, deux autres collections nécessaires, retiennent et développent les noms de Bonnefoy et Hollan, Louis-René des Forêts, Faradh Ostovani, Pollock. On trouvera dans la collection **Constellations** « des ouvrages qui retracent l'histoire de personnalités marquantes du champ de l'art, des lieux qu'elles ont fait vivre, des relations qu'elles ont tissées ». **Studiolo** nous offre en petits formats des épuisés indispensables à notre méditation sur l'art, comme les éblouissants et profonds *Manet* et *Lascaux* de Georges Bataille, le singulier *Facteur Cheval et son Palais idéal*, d'Alain Borne, *La forêt sacrilège* de Piero Di Cosimo d'Alain Jouffroy, le *Turner* de Ruskin.

Non, à ne pouvoir relever tous les titres de ce substantiel *Catalogue*, nous disons à peine la collection **Photographie**: Nathalie Savey sur des textes de Philippe Jaccottet, ou le **Hors Collection**, pour ne pas perdre les précieux numéros de L'Atelier Contemporain/Revue.

La collection **Littératures** s'est un jour imposée. Parce que le souci de beaux textes habite FMD plus que celui d'érudition. Parce que peinture et poésie, depuis si longtemps... « **Littératures** entend représenter une approche curieuse de la création littéraire contemporaine. Poésie, récits singuliers : sans autres guides que la surprise et l'émotion ». Ainsi *Les corps vulnérables*, le thrène de Jean-Louis Baudry, 1200 pages de littérature pure ; les *Entretiens* avec André du Bouchet, où le poète « parle comme s'il se parlait à lui-même », l'énigmatique *cosa* de François Bordes ou tout simplement parce que nous l'aimons beaucoup, le dialogue que Christophe Grossi entretient avec ses « ancêtres invisibles », dans *Corderie*. Les *Écrits intimes* de Guillevic qui nous découvrent un écrivain au seuil de son œuvre. Ou enfin, parce qu'il faut bien s'arrêter – fût-ce à regret, pour ce magnifique *Catalogue* – parce que nous aimons dessin et poésie, arbres et rivières, marche et écriture, la marche-écriture à deux voix deux mains, d'Eric Pessan et Patricia Cartereau, *Le long des fissures*.

Pour ne pas fermer le livre trop vite, nous rêvons sur les promesses annoncées des à paraître, et qui révèlent, si nous ne les savions déjà, la folie téméraire de François-Marie Deyrolle, son courage, son ambition, sa jeunesse.

Alors, longue vie à la Maison, à son Maître d'œuvre, à son équipe de proches, à son faramineux Catalogue.

Bernadette Engel-Roux, avril 2024.

- [1] Ledit Catalogue, ainsi offert, est épuisé. Il circulera maintenant sous forme numérique (https://www.editionslateliercontemporain.net/IMG/pdf/atelier_contemporain_10_ans_catalogue_ge_ne_ral.pdf).
- [2] Un *Catalogue* de près de 500 pages, des livres de 16 à 1200 pages, de 5 à des centaines d'illustrations... Mais dont les chiffres impressionnants ne font rien à l'affaire.

Chemins ouvrant

FONDÉ PAR FRANÇOIS-MARIE DEYROLLE, L'ATELIER CONTEMPORAIN NOUE UN DIALOGUE FÉCOND ENTRE ART ET LITTÉRATURE. UNE COLLECTION DE POCHE VOIT LE JOUR.

lles sont peu nombreuses en France les maisons d'édition où art et écriture font bon ménage, conversant par retours d'échos, selon le beau titre de Daniel Payot, qui vient de paraître, inspiré par le plasticien Gérard Titus-Carmel. L'Atelier contemporain de François-Marie Deyrolle accueille des écrits d'artistes, des monographies, des écrits sur l'art, des dialogues entre créateurs. Le regard d'Yves Bonnefoy sur la peinture d'Alexandre Hollan se mêle aux correspondances de Jean Dubuffet avec Marcel Moreau ou Valère Novarina ; les propos de Francis Bacon voisinent avec le travail de la sculptrice et dessinatrice allemande Käthe Kollwitz (1867-1945). Écrire pour voir, donc. Dans la chair du visible. Le catalogue est riche : Pierre Bonnard, John Berger, Dado, Giorgio Manganelli, Christian Prigent... Il y a aussi la collection « Littérature ». Des proses aux formes mouvantes, autre lieu d'incubation. Des affinités s'y dessinent : Odile Massé, Jacques Moulin, Bruno Krebs, Claude-Louis Combet. Né en 1966, François-Marie Deyrolle est diplômé de l'École du Louvre. Après avoir créé l'enseigne Deyrolle éditeur à l'âge de 24 ans (une centaine de titres au catalogue), il a ensuite dirigé des agences régionales du livre, puis la Bibliothèque des musées de Strasbourg. Nul doute qu'éditer, pour lui, est une vocation, doublée d'une magnifique épreuve d'endurance.

L'Atelier contemporain célèbre depuis 2013 les noces toujours recommencées de la littérature et des arts plastiques. Êtes-vous un homme de l'image converti à la lettre, ou le contraire ?

J'ai aimé le livre dès mon enfance, mais, je l'avoue, plus l'objet que sa lecture. Et les arts visuels, oui, assez jeune aussi, m'ont fasciné. Je me suis donc, jeune homme, tout naturellement orienté vers ce domaine d'étude – mais j'ai été rapidement déçu, frustré, par les approches des historiens de l'art, car ces écrits, à de rares exceptions près, ne me disaient rien de la création, de son mystère, de ses enjeux, de ses ressorts, jusqu'au moment où un ami m'a conseillé de lire les écrits sur l'art de Paulhan, Ponge, Reverdy, Baudelaire, Diderot..., bref d'aller lire ces « écrivains d'art », comme on disait autrefois. J'ai trouvé là ce que je cherchais : des sensibilités et des prises de risque formelles en écho parfait avec leurs sujets. Ce n'est pas pour rien que ma collection dite d'« essais sur l'art » est constituée essentiellement d'approches littéraires. Marcel Cohen, Maryline Desbiolles, Nicolas Pesquès, Christian Prigent, pour citer quelques auteurs de livres que j'ai publiés, essaient de restituer dans le corps même de leur langue l'expérience intime des œuvres auxquelles ils se sont confrontés. J'ai le sentiment, là, d'approcher ce qui m'interroge : que se passe-t-il quand il y a basculement d'une œuvre en une « œuvre d'art ». J'essaie d'interroger ce qu'en d'autres temps l'extraordinaire éditeur Albert Skira, avait appelé « les sentiers de la

création » (nom d'une collection magnifique, et modèle pour moi, qu'avait créée et dirigée Gaëtan Picon).

J'ai donc rencontré la littérature par le biais des arts visuels : littérature que je publie aussi, bien souvent accompagnée d'œuvres originales (dessins, photographies) : ce face-à-face, ce regard autre, crée un contrepoint – partant, de nouvelles perspectives.

Vous citez l'écrivain et critique d'art Gaëtan Picon. « L'art qui m'intéresse, c'est l'art qui me permet de regarder, de comprendre et d'accepter mon existence », disait-il. Souscrivez-vous à cette approche ?

L'art, en effet, est plus qu'une bulle où se réfugier, c'est aussi l'espace qui nous permet d'appréhender autrement (« regarder » dit Picon) et d'envisager de façon plus complexe (« comprendre ») nos existences. « Accepter », ajoute-t-il ? Embellir, c'est déjà ça.

Vous lancez une collection de poche, « Studiolo », avec un ambitieux programme de rééditions. Louis Scutenaire raconte avec délice son ami Magritte (« Magritte est à la fois très susceptible et tout à fait indifférent. »), Kenneth White ressuscite Hokusai, Georges Bataille étudie Manet et Lascaux... De quel désir est née cette collection ?

Tout d'abord, j'aime profondément lire en « poche » : le format est parfait, adapté à la main, permettant un confort de lecture idéal quand la maquette est bien composée. Créer cette collection me permet de m'investir dans une politique de réédition entée d'une politique d'auteur. Il s'agit en effet moins de publier des textes sur certains artistes ou sujets que de proposer des approches, des écritures et des regards particuliers. Ainsi je constituerai des ensembles : plusieurs livres d'Alain Jouffroy, Georges Bataille, David Sylvester, Gaëtan Picon, Eugenio d'Ors, etc. Pour le moment, il s'agit de monographies, mais la collection s'ouvrira aussi aux écrits d'artistes ou aux essais. Publier « en poche », c'est aussi proposer des livres très peu chers, ce qui est important de nos jours (je pense, entre autres, aux étudiants). Notez aussi que « pas cher » ne veut pas dire collection au rabais : les livres sont fabriqués selon les règles de l'édition grand format (livres cousus, papier de qualité). Plus stratégiquement parlant, j'espère que cette collection me permettra de toucher d'autres points de vente, comme les boutiques des musées.

Pourquoi *Déploration de Joseph Beuys*, d'Alain Borer, est-il agrémenté d'un épilogue inédit, « Nazisme et Beuyscoutisme » ?

Élaborer une analyse critique d'une œuvre demande du temps, de la distance. La première version de ce livre a été écrite pour une exposition à Beaubourg en 1994; il ne pouvait alors être question que d'éloge du grand artiste qu'était Beuys. Vingt-cinq ans après, nous devons nous interroger sur son parcours, certaines ombres

de celui-ci. Beuys a beaucoup commenté son travail, orientant de fait très largement les commentaires à son propos, mais il a aussi dissimulé certains éléments, et même menti. Aujourd'hui restent des œuvres que nous devons mieux situer dans l'histoire.

La collection « Littérature » rassemble des proses inclassables (entre récit, conte, poème, journal...), suivies parfois d'une « lecture » par un autre écrivain. En quoi ce dialogue est-il important pour vous ?

Des « lectures » : je tiens à cette qualification, car il ne s'agit ni de préfaces (de « paratonnerres », aurait dit Lichtenberg !) ni d'études ou d'analyses, mais bel et bien d'approches subjectives, chaleureuses, engagées, des compagnonnages en quelque sorte — ce qui donne des textes souvent fort particuliers. Les aînés ou les frères plus repérés tendent ainsi la main aux jeunes générations et à ceux restés dans l'ombre.

Quelle place accordez-vous aux *Corps vulnérables* de Jean-Louis Baudry, monumental livre d'amour et de deuil, dans votre catalogue ?

Quelques lecteurs de qualité tiennent cet ouvrage pour un « chef-d'œuvre » – je le crois aussi. Que Jean-Louis Baudry m'ait confié ce livre, quelques mois avant sa mort, est un immense honneur; une lourde charge aussi pour moi, qui dois le faire connaître. Ce n'est pas facile: il faut persuader les gens de se plonger dans 1250 pages... C'est plus long que la *Recherche*! Voilà une somme, livre tout à la fois récit, roman, journal, essai – expérimentation permanente, toujours. Ce livre est un projet fou, à contre-courant de ce qui s'écrit actuellement (par sa forme et son propos), poussé, tenu jusqu'au bout. C'est un modèle, et j'espère qu'il sera considéré par quelques-uns de « mes » auteurs comme une boussole, une « éthique ».

Le lecteur a le sentiment que chaque livre de L'Atelier contemporain est conçu comme un projet unique. Quels sont les livres que vous êtes le plus fier d'avoir édités ?

J'essaie, par-delà l'appartenance à une collection et ses impératifs d'identification, à servir au mieux chaque publication : que sa mise en forme soit donc adaptée, spécifique et toujours soignée, précise. Il faut que chaque livre soit une œuvre en soi, ou si ce n'est pas le cas qu'il vienne au moins combler un besoin bibliographique réel, sérieux. Hors de question de publier des produits, des gadgets. J'aime évidemment tous les livres que j'ai édités... Mais si je dois répondre à votre question : les livres dont je suis le plus fier sont ceux que j'imagine mal voir publiés par mes confrères.

Quelle différence voyez-vous entre votre métier aujourd'hul et celui que vous exerciez dans votre première vie d'éditeur (1990-1997) ?

Il me semble que notre société a de moins en moins d'attention pour l'art et la création, aujourd'hui dilués dans le « tout culturel » ; situation confuse où toute hiérarchisation est exclue, interdite par la doxa (je public prochainement, dans la série « Beautés » dirigée par Camille Saint-Jacques et Éric Suchère, un ouvrage collectif à ce sujet : *Majeur/Mineur*). Ce manque de considération se voit clairement dans le peu d'échos possibles pour nos parutions – la presse, même celle dite « spécialisée »,



CARTE D'IDENTITÉ

L'Atelier contemporain 8, boulevard de Nancy 67000 Strasbourg Création en 2013, 105 titres au catalogue ; tirage moyen : 1000 ex. Meilleures ventes : *Observations sur la peinture* de Pierre Bonnard (2000 ex.), *Conversations* de Francis Bacon, 1500 ex.

Chiffre d'affaires : 130 000 € (2019)

Diff.-distr.: L'Entre livres / Les Belles Lettres

n'a plus d'estime pour nos livres qu'elle qualifie alors de « difficiles », on peut ainsi vite les évacuer. Et puis, au risque de passer pour un « vieux con » : le niveau culturel général a baissé ; le nombre de grands lecteurs ne cesse de diminuer ; nous sommes noyés sous une masse de parutions inutiles et médiocres qui brouillent notre vision de « l'actualité » véritable. Exercer ce métier, du moins de la façon dont je l'entends, avec grande exigence dans le choix des textes, est donc de plus en plus compliqué.

Et que répondez-vous à ceux qui jugent votre ligne éditoriale trop « difficile » ? D'ailleurs, comment faites-vous, puisque l'édition est également une économie, pour équilibrer vos comptes ?

Une création de valeur est d'abord expression personnelle ; devenir plus universelle demande du temps mais, surtout, de la part des lecteurs/regardeurs : effort, curiosité, empathie. Au lieu de dire « c'est difficile », ayez cette attitude et tout ira mieux !

L'économie de la maison est la « corde raide » : situation d'équilibre, permanente. Je tiens parce que le monde de l'art génère parfois des situations financières confortables. Je développe pour certains titres des partenariats auprès de grosses galeries, de fondations ou de centres d'art : leurs interventions m'aident ainsi à financer le programme global. C'est heureux : les artistes reconnus mécènent ainsi les méconnus!

Propos recueillis par Philippe Savary

Édition

François-Marie Deyrolle, le parti pris des livres

François-Marie Deyrolle a lancé il y a dix ans une maison d'édition consacrée à l'art et à la poésie, L'Attelier contemporain. Pas moins de 200 livres plus tard, avec ténacité et engagement, il continue de donner voix aux artistes d'hier et d'auiourd'hui.

Précédemment chargé de conservation à la bibliothèque des musées de Strasbourg, François-Marie Deyrolle s'était déjà frotté au métier d'éditeur lorsqu'il a lancé en 2013 L'Atelier contemporain, référence au poète Francis Ponge.

La maison d'édition est basée à Strasbourg parce que l'éditeur y vit, entouré d'œuvres d'art et d'un nombre infini d'ouvrages, mais elle a une portée nationale. On trouve ses livres notamment dans les musées.

Proche des auteurs et des artistes

Il collabore néanmoins avec des auteurs ou artistes alsaciens, par affinités avec leurs spécialités et leurs pratiques, à l'instar de l'historien d'art Roland Recht ou du philosophe Daniel Pavot.

Dix ans ont passé depuis le premier livre paru. Le coût de



François-Marie Devrolle a créé L'Atelier contemporain il v a dix ans à Strasbourg.

fabrication du livre s'est envolé, il faut tâcher de trouver d'autres voies de financement, non sans

Photo Thomas Toussaint

mal. Dans un même mouvement, le marché du livre n'a jamais été aussi pléthorique alors que le nombre de lecteurs ne cesse de diminuer. Mais l'éditeur, tenace, porté par sa passion pour sonsujet, objecte aussitôt que la place existe encore pour l'es bons livres et se rassure : les lecteurs exigeants existen encore.

At moment du bilan et de l'édition d'un catalogue rétrospectif, François-Marie Deyrolle a comptabilisé 200 ouvrages parus : « Les écrits d'artistes sont au cœur du projet de la maison, ils sont les mieux à même de parler de leur travail. « Il a créé une dizaine de collections, aux noms tous plus poétiques les uns que les autres (Esperluette, Squiggle, Phalènes, Beautés, Constellations...), dédiées à l'art moderne et contemporain essentiellement, au travers d'essais, de correspondances retrouvées. Il fait aussi place

à la poésie.
Au catalogue, ces quelques
noms d'auteurs parleront
d'eux-mêmes: Maryline Desbiolles, Francis Bacon, Georg
Baselitz, Pierre Bonnard, Käthe
Kollwitz, Gérard Titus-Carmel,
Oskar Kokoschka, Pierre Bonnard, Jean Dubuffet, Yves Bonnefov.

Lorsque les écrits sont exhu-

més de l'oubli, ils sont contextualisés et enrichis par divers contributeurs. On trouve beaucoup de curiosités, Un soin particulier est porté à la reproduction des œuvres et aux formats des livres. La collection Studiolo, en format poche, unique en France, souligne Deyrolle, marche particulièrement bien.

Une collection de livres d'art en format poche unique en France

En préparation, pour Studiolo justement, des écrits du sculpteur roumain Constantin Brâncusí (1876-1957). Autre projet, un bestiaire, livre étrange et longtemps perdu de l'artiste conceptuel belge Marcel Broodthaers (1924-1976). Quant à cet ouvrage à venir sur le peintre italien Jean Cremonini (1925-2010), avec des textes de Marc Le Bot, il aura

Les sujets ne manquent pas pour François-Marie Deyrolle qui avance au rythme d'une vingtaine de titres par an. Parmi les dermières publications, Tantra Song, essai original de Franck André Jamme, disparu en 2020, sur la peinture tantrique du Rajasthan, dont les beles reproductions permettre de découvrir cet art abstrait pratiquement inconnu. Il s'agit de la première traduction française.

S'il lui faut retenir l'un ou l'autre titre marquant, il cite les Observations sur la neinture de Pierre Bonnard (1867-1947), notes prises par le peintre entre 1927 et 1946, paru en 2019, La correspondance échangée par Jean Dubuffet et l'homme de théâtre suisse Valère Novarina de 1978 à la mort de « l'inventeur de l'art brut » en 1985 a, elle aussi, fait date, François-Marie Devrolle avait mené d'importantes recherches pour cet ouvrage paru en 2014, comportant de nombreux inédits. Il se souvient encore de la découverte du livre imprimé par Novarina lorsqu'il le lui a apporté.

Un rêve d'expositions

François-Marie Deyrolle souhaiterait prolonger son métier par des expositions en un lieu qui reste à trouver. En attendant, il expose ce mois de décembre dans une librairie de Toulouse des œuvres du photographe Stéphane Spach et des toiles du peintre Camille Saint-Jacques, deux artistes dont il a publié le travail, prenant ainsi une part doublement active à leur diffusion. De l'engagement de l'éditeur, proche des auteurs et des artistes.

Myriam Ait-Sidhoum

Catalogue complet : editionslateliercontemporain.net

Éloge de L'Atelier contemporain

Francis Bacon, Jean-Pascal Dubost, Jérôme Thélot & Jean-Jacques Gonzales, Patrick Bogner.

Francis Bacon: Conversations, L'Atelier contemporain, 2019, 208 p, 20 €.

Jean-Pascal Dubost: Lupercales, L'Atelier contemporain, 2019, 122 p, 20 €.

Jérôme Thélot: Le Travail photographique de Jean-Jacques Gonzales,

L'Atelier contemporain, 2020, 200 p, 30 €.

Patrick Bogner: Erdgeist, L'Atelier contemporain, 2020, 144p, 35 €.

Privilégiant le dialogue entre le texte et l'image, L'Atelier contemporain ne cesse de nous proposer des beaux livres, un rien austère, exigeants, superbes, dont la vertu est d'incendier de finesse l'esprit du lecteur et du contemplateur. Chez cet éditeur soigneux, sis à Strasbourg, qui nimbe de belle blancheur une élégante typographie, la photographie se fait une place cruciale au regard de l'attention du texte qui l'accompagne en toute amitié. Fondée en l'an 2000 par François-Marie Deyrolle, qui dès 1990 menait une enseigne au nom de « Devrolle éditions », privilégiant la pensée poétique et les livres d'artistes, ce fut d'abord une revue empruntant le titre de Francis Ponge^[1]. L'Atelier contemporain devint en 2013 maison d'édition à part entière, fluctuant parmi les rivages de l'art et de la littérature, avec une collection au si bel emblème : « L'Esperluette », associant écrivain et artiste, en leurs plus électives affinités. Ce sont aujourd'hui plus de soixante-dix titres qui forment à eux seuls un impressionnante bibliothèque, raffinée, sensible, intellectuelle au meilleur sens du terme. Ils s'étagent du XIX° siècle au plus contemporain, des Observations sur la peinture de Pierre Bonnard à l'examen auquel se livre Yves Bonnefoy sur l'œuvre d'Alexandre Hollan, peintre des arbres, quoique François-Marie Devrolle sache affirmer tout net: « J'aime la peinture, le dessin, la sculpture, la photographie ; je n'aime pas l'art contemporain ». Pas de révérence donc envers la pléthore d'installations et de readymade à la Duchamp qui envahit le champ muséal^[2] et celui de la pensée. Si une telle optique peut paraître traditionnelle au premier regard, elle n'en est pas moins rigoureuse et sensible, à l'affut de découvertes à même de remuer l'esprit comme un flot de nuages éclaire le paysage de la pensée. Sans prétendre un instant à l'exhaustivité, découvrons quelques titres marquants, ou coup de cœur comme l'on voudra, et fort divers, qui émaillent le parcours de L'Atelier contemporain, de Francis Bacon, en passant par les *Lupercales*, jusqu'au mystérieux *Erdgeist*.

Conversons avec Francis Bacon, en passant sur une déception qui ne doit pas en être une : ce n'est pas ici le lieu de la déferlante des plages et des giclures colorées du peintre, mais des photographies noir et blanc de Marc Trivier qui illustrent ce recueil d'entretiens. Nous ne manquons pas de beaux livres pour plonger dans la remuante - voire angoissée, sinon torturée - contemplation qui nous enlève devant une peinture du maître anglais, par exemple celui commenté par Philippe Sollers^[3]. Or ici ce sont les tréfonds de l'atelier qui sont scrutés, comme si le secret pictural gisait dans les pots, les taches et les pinceaux, l'amas de toiles et de déchets, dans un miroir martelé de gouttes, un « terrible désordre », pour introduire la confidence, voire la confession.

Dix-neuf entretiens parus en divers catalogues et journaux, avec diverses personnalités (et non des moindres), de Jean Clair à parfois inédits Marguerite Duras, en français, heureusement réunis, car éparpillés ils tendaient à devenir introuvables. Il s'agit d'un paradoxe, puisque Francis Bacon (1909-1992) déniait à la parole la capacité de réellement parler de ses peintures, quoiqu'il se livrât volontiers à l'exercice, sans oublier ses Entretiens avec David Sylvester [4]. Ce dernier avait une grande affection pour le travail de son interlocuteur; revanche, comme le note le préfacier, Yannick Haenel, les journalistes qui l'interrogent ici font parfois montre d'une certaine lourdeur, comme lorsqu'un entretien s'intitule « Est-il méchant? » Ou'importe, les flèches de l'ironie baconnienne ne les épargnent pas : « La vérité est toujours méchante », répond-il.

Le bonhomme n'est pas facile. Soucieux de Rembrandt, de Titien, de Picasso, de Van Gogh et de Vélasquez, qu'il s'acharna à repeindre à son gré passablement iconoclaste, il déteste l'art contemporain, exècre l'abstraction, réprouve « la manque d'imagination dans la technique », n'aime pas revoir ses propres tableaux, au point d'en avoir détruit quelques-uns, rongé par l'inquiétude et le doute sur ses capacités. Il ne peut user de l'anatomie qu'en la brisant, jusqu'à la torture et la monstruosité; sa peinture est un cri. Son esthétique ne recule pas devant la réalité du mal au point que l'œuvre n'ait pas toujours été appréciée, sinon scandaleusement rejetée. La beauté rose et violette de ses toiles a pu faire grincer bien des dents. Quant au orange, il « lutte contre la mort ».

Les réponses sont volontiers abruptes : « J'aime boire ». La pensée implacable : « l'ombre de la viande morte pèse sur nous dès notre naissance ». La résolution esthétique sans faille : « La photographie a tellement occupé le terrain que l'image peinte n'est intéressante que si elle est déformée et attaque ainsi directement le système nerveux ». Par instants, quoique toujours en-deçà de la puissance de l'œuvre achevée, les paroles sont plus disertes, lorsqu'il s'agit de « rendre la vie dans toute sa force », de commencer par une tache, « par laquelle je vais pouvoir mener à la réalité l'image que je porte en moi », et réaliser un portrait qui « a un impact d'une tout autre violence sur le système nerveux du « regardeur ». Parce qu'il remue en lui « des sensations irrationnelles, au fond inconnues de nous »...

Un personnage dans une chambre close, traversé par une déflagration, outre la démultiplication d'un autoportrait permanent, c'est peut-être également, avoue-t-il, la trace du « temps de chaos » qui fut celui du XX° siècle, entre les deux guerres mondiales et la révolution russe, en particulier les bombardements sur Londres, au cours desquels le peintre aida à dégager des gens des bâtiments bombardés. Voire la trace de son homosexualité, lorsqu'il peint des personnages enlacés sur un lit, dans un érotisme qui n'a pas grand-chose de doucereux. Peut-être faut-il y voir, comme il le souligne, « la névrose de mon siècle ». Alors qu'il prétend que la mythologie grecque est « plus proche de la vérité que le christianisme », il est permis d'imaginer que les

triptyques de Francis Bacon ont une irradiante dimension mythologique.

À lui seul, s'il le fallait, Francis Bacon montre que la mise entre parenthèse de la peinture par une certaine doxa de l'art contemporain est une hérésie. Ainsi L'Atelier contemporain fait-il œuvre nécessaire en publiant une telle explosion de déclarations, qui, si elles ne remplacent pas un instant l'œuvre, l'éclairent en diable et en beauté.

Fêtons les lupercales, cette cérémonie purificatrice romaine, associée à la louve (lupa) qui nourrit Rémus et Romulus, ce par le rire et la renaissance, par le fouet censé rendre les femmes fécondes! Quoique changé en Saint-Valentin par le pape Gélase ler, cette fête païenne hante la mémoire du 15 février. À ce rite ancien faunesque, Jean-Pascal Dubost pour les textes et Aurélie de Heinzelin pour les peintures en noir, voire en couleurs, répondent par une cascade de rires obscènes.

Le mythe originel est cependant réinvesti avec ardeur et verdeur par nos deux artistes. Car, « vêtu d'une métaphore, Lupercus se déplace furtivement au cœur du mythe ». La créature est hybride, en toute « humâlité », autant que la langue qui se déplie et s'encanaille. C'est en forêt bretonne, « comme une Dame Noire de Brocéliande », que cette créature apparaît, accueillie par une narratrice exaltée, conquise par « ItyphalLupercus ». Au récit des unions lubriques, s'ajoutent des citations diverses, un poème érotique de L'Arétin, des bordées de mots dont on ne sait s'il faut les qualifier de vers ou d'aphorismes : « L'union d'Erato et de Priape sur une phrase bandée ». Le poète inventif, mais jamais ordurier, aime les calembours, les listes, « l'oraison éjaculatoire » et les contes, célébrant une jubilatoire légende des sexes, en une fête rabelaisienne de la langue.

Quant à l'illustratrice, Aurélie de Heinzelin, elle jubile, brassant des griffures d'encre, des nudités écartelées criant leur jouissance, exhibant sous la robe un priape expansif, promenant dans l'air blanc de la page une poignée de phallus ailés en plein vol...

Voilà un livre réjouissant, un poème en prose aphoristique et provoquant, qui tranche avec le sérieux du catalogue de l'éditeur, préférant une esthétique résolument libre et pornographique, digne des rayons curiosa de la bibliothèque. Ce n'est pas pour rien que son auteur, Jean-Pascal Dubost, né en 1963, qui a publié des Fantasqueries^[5] et un Nouveau Fatrassier^[6], se présente comme un « fou merlin » !

En noir et blanc, rarement en couleurs, mais soyeuse, la photographie de Jean-Jacques Gonzales (né en 1950) rencontre les commentaires sensibles et les analyses rigoureuses de Jérôme Thélot. La photo est une «graphie» à même de révéler la présence. Ce pourquoi il ne s'agit pas d'offrir une image léchée, grain, son flou, son brouillard (« netteté son insupportable », jette le photographe), de confronter le regard avec une interrogation métaphysique devant le monde. Ce sont le plus souvent des paysages, quelques architectures, quelques silhouettes, jusqu'à l'épure, voire l'abstraction, balançant entre « sécurité ontologique » et incertitude du rêve. Nous sommes « parmi les feuillages profus de la matière », à la limite du « désert métaphysique ». La troublante mélancolie qui sourd d'une beauté du visible teintée dans le noir est de l'ordre de « la nostalgie de l'immémorial ».

Comme un triptyque autour des images, ce sont deux volets d'écriture : l'essai de Jérôme Thélot, qui n'est pas pour rien un élève et spécialiste d'Yves Bonnefoy, et des extraits du « Journal photographique 1998-2019 » de Jean-Jacques Gonzales, intitulé La Fiction d'un éblouissant rail continu, dans lequel « toute photographie pourrait être considérée comme un pèlerinage ». Nul doute que ces trois postulations esthétiques s'enrichissent l'une l'autre en ce livre troublant.

Un somptueux in quarto est offert à la photographie de Patrick Bogner (né en 1982), pour la sublimer : *Erdgeist*. Que signifie ce titre germanique ? C'est le panthéiste « esprit de la terre », tel qu'il trouve sa source intellectuelle et poétique dans le

romantisme allemand, parmi le mouvement du « Sturm and Drang » marqué par la littérature de Goethe et Lenz, et la peinture de paysage, en particulier celle de Caspar David Friedrich. Ce dernier représente l'immensité et la beauté du paysage naturel, mais aussi la solitude métaphysique de l'homme contemplatif face à la puissance des grands espaces marins et montagneux. Le photographe ne se contente pas d'une sorte de transposition de l'œuvre du peintre en son travail. Si l'on y retrouve une prégnante émotion devant la grandeur de la nature sauvage et de l'autorité des montagnes, c'est par un noir et blanc sculptural, graphique et brutalement sensuel que son travail s'impose, à la lisière d'une abstraction intensément esthétique.

Plutôt que de longuement gloser, que de commenter de manière narcissique ces photographies, Patrick Bogner les introduit par une réflexion d'historien nourrie chez Caspar David Friedrich, qui « invente la tragédie du paysage », tout en soulignant qu'il « assume désormais le tôle d'une peinture religieuse dépouillée des dogmes de l'Eglise, évoquant le divin comme un possible inatteignable ». Il préfère assumer un humble retrait devant ces photographies, les assortissant de citations, souvent venues de la littérature romantique, de Chateaubriand, d'Hugo, de Senancour, mais aussi de Jack London et jusqu'à Bashô^[7].

Qu'est-ce que cette image de couverture? Une nébuleuse cosmique, une vague océanique, un gros plan d'un cavalier de l'apocalypse? La polysémie de la photographie inquiète et enchante le regard, quoiqu'il s'agisse d'une cascade. Feuilletant l'ouvrage, le sens poétique et plastique de la composition magnifie ces rubans d'eaux lumineuses, ces haïkus de cailloux et de neige. Les flocons paraissent les étoiles des nébuleuses, la lune est une sphère poignante, l'érosion dessine des signes dans une mise en iudicieusement concertée. C'est la vertu de photographique que de ne pas se contenter d'une identification mais d'une qualité métaphorique, voire réaliste. bouleversante transcendance.

La démesure des parois rocheuses nous prend à la gorge, des geysers bouillonnent, des glaces, des moraines et des éboulis s'écroulent lentement, des pics impressionnants jaillissent dans un ciel changeant pour nous ridiculiser, des pierres tombales méditent devant un chaînon montagneux où soufflent les nuages. En somme le temps est dans l'espace. Nous sommes dans des lieux nordiques et hivernaux, aux confins du cercle polaire, entre Ecosse, Norvège et Islande, où la nature est implacable et indifférente à la petitesse de l'homme, forcément éphémère. Seuls quelque oiseau marin ose la liberté, quand les brumes balaient une côte rocheuse, seul un amas de rocs en équilibre figure une stèle, seul un rai de lumière solaire providentiel ponctue la mélancolie d'un fjord.

Peu de figures humaines en cet ouvrage, ou une silhouette de dos, un peu comme « Le Moine au bord de la mer » de Caspar David Friedrich. Peu de traces de l'activité humaine en cet univers balayé par les vents et les nuées, voire la nuit. Ou les sinuosités d'une route sous la neige, une bicoque, une plate-forme pétrolière à l'abandon, soit la trace du genre pictural de la vanité.

L'on devine que Patrick Bogner a intégré cette alors nouvelle dimension de la beauté telle que définie par Edmund Burke en 1757 : l'« horreur délicieuse^[8] » du sublime préromantique. Une « surabondance d'émotions » empreint ces surfaces encrées par la nature et par la technique, ce qui n'a rien de passéiste, à peine une affectation d'écologisme^[9] trop à la mode, quoiqu'il reprenne en sa préface l'antienne apocalyptique selon laquelle « le monde agonise ».

Osons cependant un mince reproche à l'égard de ce très bel ouvrage. Si l'on ne trouve les légendes des images qu'aux dernières pages, ce sont des relevés de latitudes et longitudes ; on aurait aimé plus de précision géographique, quoique la volonté de l'auteur soit de ménager un mystère cosmique qui dépasse la simple localisation ; car le silence « doit être photographiable »...

Le poète Yves Bonnefoy trouva parmi la peinture et les dessins Alexandre Hollan un nouvel « arrière-pays^[10] ». En agglutinant ses essais divers sur le peintre, il glisse au-delà de la stricte critique d'art, marchant furtivement dans la méditation, côtoyant la narration, pour s'engager au pays de brume qui colore et efface les arbres. En ces toiles, « la couleur se fait agrément si ce n'est même beauté ». Et, rapprochant les variations arbustives de son

modèle de poètes comme William Wordsworth ou Gérard de Nerval, Yves Bonnefoy vise à la nécessité profonde de l'œuvre : « L'art, à son plus haut, est cette transmutation par laquelle la vue, à son plus simple, se fait ce qui rend la vie. Et Hollan est un de ces quelques justes grâce auxquels, dans une peinture aujourd'hui dangereusement détournée de l'être sensible, un peu de l'absolu traverse encore les branches, brille encore dans l'eau des sources ». Peut-on imaginer qu'une telle formule, un tant soit peu platonicienne, ne serait pas loin de l'idéal poursuivi par L'Atelier contemporain ?

Thierry Guinhut Une vie d'écriture et de photographie

[11] Francis Ponge: L'Atelier contemporain, Gallimard, 1977.

Voir : L'art contemporain est-il encore de l'art ?

Philippe Sollers: Les Passions de Francis Bacon, Gallimard, 1996.

¹⁴ Francis Bacon: Entretiens avec David Sylvester, Les sentiers de la création, Albert Skira, 1995.

[5] Jean-Pascal Dubost: Fantasqueries, Isabelle Sauvage, 2016.

[6] Jean-Pascal Dubost: Nouveau Fatrassier, Tarabuste, 2012.

[7] Voir : Bashô seigneur ermite : l'intégrale des haïkus

Burke: Recherche philosophique sur l'origine de nos idées du sublime du beau, Vrin, 2009, p 227.

^[9] Voir : De l'Histoire du climat à l'idéologie écologiste

[10] Voir: Yves Bonnefoy ou la poésie du legs

http://www.thierry-guinhut-litteratures.com/2020/07/eloge-de-l-atelier-contemporain.francis-bacon-jean-pascal-dubost-jerome-thelot-jean-jacques-gonzales-patrick-bogner.html





Accueil

Livres

Chroniques

Ecritures

Jeunesse

Rédacteurs

recherche...

Entretien François-Marie Deyrolle, éditeur de L'Atelier contemporain, par Philippe Chauché

Entretien François-Marie Deyrolle, éditeur de L'Atelier contemporain, par Philippe Chauché Ecrit par Philippe Chauché 16.09.16 dans La Une CED, Les Dossiers, Entretiens



Entretien François-Marie Deyrolle, éditeur de L'Atelier contemporain à l'occasion

Au vif de la peinture, à l'ombre des mots, Gérard Titus-Carmel, préface Roland Recht: Peindre debout. Dado, préface Anne Tronche, édition établie et annotée par Amarante Szidon; Trente années de réflexions, 1985-2015, Alexandre Hollan, Yves Bonnefoy, préface Jérôme Thélot

- « ... i'aime la peinture. le dessin, la sculpture, la photographie ; ie n'aime pas l'art contemporain », François-Marie Deyrolle
- « Peindre l'impatience de peindre, le vertige de poursuivre continuellement son ombre », Gérard Titus-Carmel
- « Un tableau qui a vraiment une vie à lui et qui est beau, c'est un tableau où il y a au moins une dizaine de tableaux, il a été dix fois terminé, et c'est la dixième fois qui compte, qui finalement rayonne de ces dix tableaux précédents qui sont effacés », Dado
- « On sait beaucoup de l'œil et peu du regard », Yves Bonnefoy sur Alexandre Hollan

François-Marie Deyrolle est éditeur, un artiste-artisan-éditeur qui met ce grand principe de la « liberté libre » au service des peintres, des dessinateurs, des sculpteurs, des écrivains et de l'édition. Il fonde en 1990 une première maison d'édition qui porte son nom, Deyrolle Editeur, puis en 2013 c'est au tour de L'Atelier contemporain de voir le jour. Vont s'y croiser les écrits de Bonnard, les correspondances entre Jean Dubuffet et Marcel Moreau, des essais sur l'art de Maryline Desbiolles ou le regard lumineux d'Yves Bonnefoy sur Alexandre Hollan. L'Atelier contemporain brille par la richesse et la beauté de ses livres, ce « musée imaginaire » ne s'occupe pas de ce qui fait la mode contemporaine, au marché de l'art il préfère l'art en marche, il écrit au fil d'or quelques pages de l'art vivant. Un art sans âge. Les peintres dont les œuvres continuent à être regardées et admirées, les œuvres qui ne cessent de nous regarder, ne meurent jamais.

La Cause Littéraire : François-Marie Devrolle, il y a eu une première maison d'édition à votre nom, puis la naissance de l'Atelier contemporain, comment est née cette nouvelle aventure éditoriale ?

François-Marie Deyrolle: Le métier d'éditeur relève d'une passion, c'est vraiment une vocation - vivre avec les livres ne m'était plus suffisant : l'envie d'en faire (les imaginer, les penser, les mettre en forme) était devenue au fil des années trop forte. J'ai « profité » d'une belle opportunité : un ami écrivain qui me demande de bien vouloir lire un manuscrit, lui dire ce que j'en pensais, lui conseiller une mise en relation avec un peintre pour d'éventuels dessins d'accompagnement – j'ai fait cela et me suis dit que plutôt lui conseiller un éditeur, il valait mieux que je m'en charge moi-même. Et comme on ne peut pas publier un livre seul (il lui faut un environnement, une « famille » presque, et une structure de diffusion-distribution), j'ai décidé de poursuivre l'aventure.

Ce sont des livres d'art? D'art en mouvement permanent? Qu'il soit d'aujourd'hui ou d'hier? On y croise Bonnard, Sattler, mais aussi Dubuffet, Titus-Carmel, Hollan, des peintres, des dessinateurs, mais aussi des écrivains, des poètes, Yves Bonnefoy, Valère Novarina, Philippe Jaccottet, François Bon, c'est un dialogue que vous bâtissez?

Deux mots dans le nom de la maison d'édition (par-delà l'hommage à Francis Ponge - sous ce titre il avait réuni l'ensemble de ses écrits sur l'art) : « l'atelier » et « contemporain ». Voilà deux territoires que je souhaite peu à peu arpenter : que se passe-t-il dans un atelier ? En d'autres termes comment, pourquoi les artistes travaillent-ils ? Ce sont des questions vieilles comme le monde, mais toujours présentes, la réponse reste toujours mystérieuse et surprenante. Et « contemporain », qu'est-ce qui peut faire sens aujourd'hui ? Le contemporain n'est pas forcément l'actuel, les peintures de Lascaux ont toujours à nous dire. Et puis aussi, bien sûr, ce dialogue entre littérature et peinture : deux modes d'expression qui n'ont a priori rien à voir et qui pourtant peuvent parfois résonner l'un l'autre. Je ne sais pas si ce que je fais est de l'édition d'art ou de l'édition sur l'art, et cela m'importe peu en fait ; j'essaie simplement que chaque livre soit unique, ait du sens, sonne juste.

Vous proposez un autre regard sur l'art, par des lettres – la publication de deux ouvrages de correspondances de Jean Dubuffet, l'un avec Valère Novarina, l'autre avec Marcel Moreau - des échanges entre un peintre et des écrivains, et pour Novarina, un peintreécrivain, d'où est venu ce désir ?

C'est la mise en forme de cette idée de dialogue, symbolisée dans cette collection par l'esperluette « & ». Il s'agit de compagnonnage souvent : cela peut donc revêtir la forme de la correspondance, mais aussi celle de l'entretien ou du texte de l'un sur l'autre (un essai, ou une approche plus littéraire). C'est bien le cas pour le livre de Dubuffet-Novarina : on retrouve tous ces éléments (les lettres, un entretien, les textes de Dubuffet sur Novarina, les textes de Novarina sur Dubuffet, les œuvres que l'un offrit à l'autre et inversement) classés chronologiquement.

Les Livres

En Vitrine

Recensions

La rentrée littéraire

Critiques

Livres décortiqués

Genres

- Bandes Dessinées
- Vovages
- Albums
- Histoire
- Correspondance
- Aventures
- Théâtre
- Jeunesse
- Anthologie
- Contes
- Arts
- Récits
- Nouvelles
- Fantastique
- Biographie
- Roman
- Polars
- Poésie
- Science-fiction
- Essais

Langues et territoires

- Israël
- Océanie
- Japon
- Moven Orient
- Italie
- Québec
- Canada anglophone
- Maghreb
- Pays arabes
- Espagne
- Langue portugaise
- Iles britanniques
- Bassin méditerranéen
- Asie
- o Pays de l'Est
- Pavs nordiques
- Amérique Latine
- o USA
- Langue allemande

Bonnes feuilles

Publications de nos contributeurs

Les Ecrivains

Documents

D'où vient cet intérêt majeur que vous portez à Jean Dubuffet ?

Dubuffet est fascinant de bout en bout : une œuvre ô combien originale qui jamais ne s'est enfermée dans un style (je ne vois que Picasso qui ait eu un tel élan), se remet sans cesse en question, cherche tout le temps. Et c'est aussi un grand écrivain (je dis bien écrivain, pas simplement auteur d'essais remarquables sur la création), et l'inventeur de l'Art brut qui est une des plus belles découvertes du XXe siècle.

Ces correspondances éclairent sa peinture et ses dessins ?

Bien sûr, on y voit là toute la riqueur éthique et l'incroyable travail qui ont permis à son expression plastique de devenir œuvre.

La matière des mots et des toiles résonne dans ces deux ouvrages, c'est une belle surprise pour le lecteur, une belle découverte. Un surgissement qui semble venir de très loin. C'est venu dès le début ou c'est apparu à mesure que les livres se construisaient ?

Ce projet de livre Dubuffet-Novarina est en fait ancien, bien antérieur à la création des éditions L'Atelier contemporain. Il se trouve que l'œuvre de Valère Novarina me fascine depuis longtemps et que j'étais tombé par hasard (dans la revue Flash Art) sur un entretien qu'il avait réalisé avec Dubuffet : entretien si passionnant que je me suis dit d'emblée qu'il fallait le rééditer. Puis j'ai vu un jour dans un collectif qui lui était consacré (paru chez José Corti) quelques lettres échangées avec Dubuffet. Je me suis donc dit qu'il y avait une piste à suivre. J'ai donc mené l'enquête seul, avec l'accord de Novarina mais sans sa participation (il a découvert le livre une fois imprimé sans rien connaître du sommaire et des documents publiés !), je suis allé à la Fondation Dubuffet, à la collection de l'Art brut à Lausanne et j'ai retrouvé là-bas tout ce qui a constitué (textes et images) le livre.

Vous avez également publié un dialogue entre Yves Bonnefoy et Gérard Titus-Carmel, pour les mêmes raisons? et plus récemment le regard porté toujours par Yves Bonnefoy sur Alexandre Hollan, un cheminement, où le poète note et c'est décisif si je puis dire : « On sait beaucoup de l'œil, et peu du regard... Car regarder, pour lui, c'est rejoindre ce point à l'intérieur de ce qu'il regarde, d'où l'être propre de cet objet, de cette existence, s'élance, s'unit à sa figure visible... »

Ce livre est d'une conception plus « classique » (les textes de l'un sur l'autre et vice versa), mais il met à jour combien ces deux artistes, ces deux intellectuels ont eu une pensée commune et agissante – d'où ce beau titre trouvé par Bonnefoy, *Chemins ouvrant*. Et Bonnefoy interroge le regard quand il écrit sur la peinture d'Alexandre Hollan : son approche nous interroge donc tous, que nous soyons sensibles ou non à l'œuvre d'Hollan ; ces démarches (celle du peintre et celle de l'écrivant-sur-la-peinture) nous ramènent à l'essentiel, à la base dans l'art : le regard que nous portons sur le monde.

Vous avez également publié deux ouvrages sur Bonnard, « Observations sur la penture » et « Les exigences de l'émotion », deux livres de propos, de réflexions et de lettres de Pierre Bonnard. Que représente ce peintre pour vous et ce qu'il écrit de son travail ?

L'évidence. La simplicité. L'humilité. La sensibilité. La générosité. Et voilà un artiste profondément novateur sous des apparences tranquilles – beaucoup plus moderne que beaucoup qui ont souhaité l'être!

La langue et la matière, autrement dit les mots, les phrases, des poésies se conjuguent aux dessins, aux toiles, aux couleurs dans ce que vous publiez, là aussi c'est une profonde volonté de mettre les créateurs face à face ?

La littérature peut très bien se passer de dessins qui l'accompagnent bien sûr, mais quand une « association » réelle existe c'est un vrai bonheur, comme si on inventait une potentialité de lecture supplémentaire sans gêner l'approche première. Et puis les livres « illustrés » sont plus beaux que ceux uniquement composés en typo ; je ne méprise pas du tout l'aspect « décoratif ».

Vous attachez une grande importance à la forme des livres que vous publiez, choix de la couverture, de la maquette, grande attention à la forme, qualité du papier et de l'impression tout en restant très accessibles par leur prix de vente, c'est essentiel?

Oui : un livre est un objet. Et pour (presque) le même prix on peut faire un bel objet ! J'ai envie, besoin même, de m'entourer de beauté (c'est évidement subjectif) — c'est le goût du travail bien fait aussi, tout simplement. Et nous vivons aussi une époque de « dématérialisation » — alors à partir du moment où on décide de produire du matériau, eh bien il nous faut assumer ce matériel, le mettre en forme de façon pour le moins agréable (on sait aussi depuis longtemps qu'une belle typographie, de belles mises en pages, facilitent la lecture.)

Comment se construit un « catalogue » comme celui de L'Atelier contemporain ?

De la curiosité, beaucoup. Des recherches. Je sollicite beaucoup les auteurs, la plupart des livres naissent de mon initiative. Il y a des artistes que j'aime, j'ai envie qu'existent donc des livres sur leurs œuvres, ou que nous travaillons ensemble à la réalisation de quelques projets, pareil pour les écrivains. Mais j'essaie, tout en étant fidèle à des démarches qui m'importent, de toujours ouvrir le catalogue, ne pas demeurer dans mon petit réseau.

Il y a de « grands absents » que vous souhaiteriez inviter dans votre Atelier ? Peintres, dessinateurs, architectes, poètes, écrivains ?

Je n'ai pas le temps d'avoir de regrets, j'ai trop de projets à mener! Et je suis de caractère déterminé, tenace : j'ai décidé « d'avoir » quelques créateurs, alors je me dis que je les « aurai », même si cela doit prendre des années! (disant cela je vois bien tout le ridicule qu'il contient en lui...)

L'art contemporain que vous « exposez » nous semble très éloigné de celui qui aujourd'hui se conjugue à la finance, un art d'aujourd'hui, mais éloigné de l'art « à la mode » chez les galeristes et certains musées ? C'est un choix, une volonté, une éthique ?

L'art contemporain, très largement, ne m'intéresse pas. je peux dire que je m'en fiche totalement. Mais il y a des exceptions bien

Articles

Univers d'écrivains

Entretiens

Les Biographies

Les Ecrivains

Les Ecritures

Nouvelles

Bonnes feuilles

Récits

Ecrits suivis

Création poétique

Les Chroniques

Chroniques régulières

Editoriaux

Les Dossiers

Côté Musique(s)

Côté Arts

Côté actualité

Côté Philo

Côté écrans

Entretiens

La bibliothèque idéale

Etudes

Documents

entendu, quelques artistes dits « contemporains » m'intéressent, ils sont rares. Non, moi j'aime la peinture, le dessin, la sculpture, la photographie ; je n'aime pas l'art contemporain.

Quels sont vos projets pour les mois qui viennent ?

Tout d'abord trouver les moyens pour que la maison d'édition puisse continuer à exister : les ventes sont trop faibles pour équilibrer les comptes. Je suis sidéré, et attristé, de voir combien nous sommes peu nombreux, dans le fond, à nous intéresser à l'art, et comme il y a de moins en moins de lecteurs. La période que nous vivons est très difficile pour les créateurs, partant pour ceux qui comme moi essaient d'être des passeurs.

Ceci dit, j'ai beaucoup de projets : la plupart sont inscrits dans la démarche initiale de la maison – publication d'écrits d'artistes (il y aura des livres de Pierre Buraglio, Monique Frydman, Gilles Aillaud, Jean-Pierre Pincemin, Farhad Ostovani, Pierre Tal-Coat...), publication d'essais sur l'art dans cette veine d'approches littéraires (par Nicolas Pesquès, Anne de Staël, Jean-Louis Baudry, Claude Dourguin, Pascal Dethurens...), édition de monographies (sur Jean Claus, Jérémy Liron, Jean Rustin, Leonardo Cremonini...), la collection « & » (Michel Butor & Jean-Luc Parant, Pierre Matisse & Joan Miro, Henri Matisse & George Besson, Leonardo Cremonini & Marc Le Bot...). Mais j'espère mener aussi des projets plus particuliers : édition des « 2587 dessins pour Le Drame de la vie » de Valère Novarina, des « livres de raison » de Marc Desgrandchamps, des « carnets de plage » d'Alexandre Hollan, etc. Et puis la littérature, où je tiens à suivre des auteurs « maison » : Odile Massé, Christophe Grossi, Bruno Krebs, entre autres. Si tout va bien je vais publier un livre inédit, un chef d'œuvre, de Jean-Louis Baudry : *Les Corps vulnérables*, livre aussi exceptionnel par sa taille : 1200 pages...

Philippe Chauché

Vu: 611

Réseaux Sociaux

A propos du rédacteur



Philippe Chauché Lire tous les articles de Philippe Chauché

Rédacteur

Philippe Chauché est né en Gascogne, il vit, travaille et écrit à Avignon. Journaliste à Radio France, il suit notamment le Festival d'Avignon. Il a collaboré à « Pourquoi ils vont voir des corridas » publié par les Editions Atlantica et publie quelques petites choses sur son blog : http://chauchecrit.blogspot.com

A propos du site

La charte de participation

L'équipe

Copyright © 2011 La Cause Littéraire. Tous droits réservés. N° ISSN: 2257-6711



#22 | janvier 2014

Carte blanche à François-Marie Deyrolle

Actualités du livre et de la lecture

Métiers du livre : la deuxième saison du master « Lettres et création littéraire » du Havre

Lectures d'ici et d'ailleurs

Dossier: arts et lettres

CARTE BLANCHE À FRANÇOI



BIO EXPRESS

François-Marie Deyrolle est né à Agen en 1966. Après des études parisiennes d'histoire de l'art et des débuts dans l'édition, il s'installe à Montolieu, village du livre de l'Aude où il crée, en 1990, Deyrolle éditeur. Sept ans et pas moins de 92 livres plus tard, il jette l'éponge et on le retrouve directeur du Centre régional du livre de Franche-Comté puis de l'Office du livre en Poitou-Charentes, qu'il quitte en juillet 2003. Entretemps, il aura lancé une revue littéraire, *L'Atelier contemporain* – cinq numéros entre 2002 et 2004. Changement de fonctions et de

des musées de Strasbourg puis chargé de mission pour la création de l'artothèque de la ville. En 2013, L'Atelier contemporain renaît de ses cendres et François-Marie Deyrolle, tout en projetant d'ouvrir une galerie et de développer une activité d'agent d'artistes, se relance dans l'édition sur un créneau qui lui tient à cœur: le dialogue entre plasticiens et écrivains.

La revue L'Atelier contemporain fait dialoguer les arts plastiques et la littérature. Qu'est-ce qui se joue entre le verbe et l'image? La parole est aux peintres et aux écrivains, loin de tout discours universitaire. Rencontre avec François-Marie Deyrolle, directeur de cette revue biannuelle.

Éditeur, revuiste, bibliothécaire, responsable de structures régionales du livre: vous avez tout fait! Mes passions sont le livre, la littérature et l'art. Mon parcours professionnel s'est donc construit autour de ces trois domaines que l'on retrouve, souvent associés, dans mes différentes fonctions. Éditeur, je publie de la littérature et des études sur l'art. La revue *L'Atelier contemporain* que j'ai créée met en relation artistes et écrivains. Comme bibliothécaire, j'ai dirigé la Bibliothèque des musées de Strasbourg. Quant aux cinq années passées en tant que responsable de deux agences régionales du livre, d'abord en Franche-Comté puis en Poitou-Charentes, elles m'ont permis de travailler avec l'ensemble des acteurs du livre. C'est varié mais cohérent!

Vous avez commencé en publiant de la littérature avec les éditions Deyrolle.

J'avais 24 ans quand je me suis lancé dans cette aventure, sans carnet d'adresse ni relations, juste en osant contacter des auteurs que j'aimais. J'avais fait la petite main chez des éditeurs auparavant, mais je voulais monter ma propre maison pour le plaisir de maîtriser toutes les étapes de réalisation d'un livre. Le catalogue s'est construit autour d'une littérature contemporaine exigeante dans sa forme: Louis Calaferte, François Bon, André du Bouchet, Antoine Emaz, Robert Pinget, Rezvani...

Et puis, en 2002, vous lancez cette revue, *L'Atelier contemporain*, qui n'a vécu que deux ans mais que vous avez ressuscitée en 2013...

La première série n'a eu que cinq numéros et était essentiellement de création littéraire, avec juste quelques essais sur l'art. Elle faisait entre 300 et 500 pages au format poche. La nouvelle formule propose un sommaire tout aussi copieux mais est différente dans ses objectifs. L'un des enjeux est d'explorer le rapport texte / image et le discours sur l'art. C'est pour cela que le premier

LE MOT

En lieu et place du mot traditionnellement choisi par notre invité, nous avons retenu une citation extraite du n°1 de *L'Atelier contemporain*.

«Je connais un plaisir voyeuriste à ouvrir les yeux sur des formes, des couleurs, des expressions qui ont, nécessairement, un caractère d'exception et ne semblent s'adresser qu'à moi, au plus fort de ma subjectivité. La contemplation esthétique et, d'abord, la secousse de tout l'être provoquée par l'irruption de la beauté et du sens, se déroulent dans les pénombres de la plus secrète intimité physique et mentale. Il se passe,

à ce niveau d'intériorité, un saisissement, une note de ravissement, une intuition exaltante, un événement unique qui est de l'ordre du cœur. Il arrive, alors, qu'un tel instant soit vécu comme une provocation à l'écriture. (...) Une forme plastique a surgi, en réponse à une attente insoupçonnée, et la *vis erotica* qui se tient aux racines du besoin d'écriture et de la volonté d'expression, à présent mise en branle, en désir et en passion, saisit l'occasion d'abonder, avec le seul matériau dont elle dispose: les mots.»

Claude Louis-Combet

S-MARIE DEYROLLE

numéro s'ouvre par un dossier en forme d'enquête auprès d'écrivains et poètes comme Pierre Bergounioux, Christian Garcin, James Sacré, Frank Venaille: «Pourquoi écrivez-vous sur l'art?» Le deuxième numéro inversera la proposition avec «Que lisez-vous?», ce sont les peintres qui s'exprimeront. Les parutions suivantes traiteront de l'atelier (comment on investit ce lieu, quel impact a-t-il sur le travail, pourquoi se passe-t-on d'atelier...) puis des carnets vus comme espace d'esquisses de projets, de notation d'idées.

Pourquoi faire appel à des écrivains pour parler d'art?

En fait, avant de m'intéresser à la littérature, je m'intéressais surtout à l'art. Je lisais de la critique, des essais, mais cela ne me satisfaisait pas. Quand j'ai découvert les écrits de Francis Ponge, Pierre Reverdy ou Jean Paulhan sur l'art, j'ai trouvé qu'ils disaient des choses plus intéressantes que le discours habituel des historiens et critiques. Ces auteurs arrivent à nous mettre dans une position émotionnelle et ont cette capacité, par leur travail sur la langue, de montrer en quoi une œuvre est une œuvre d'art. Ils accompagnent avec justesse le travail de l'artiste. Ce n'est pas un hasard si j'ai mis en quatrième de couverture une citation de Francis Ponge d'où vient le titre de la revue, cet auteur a été très important pour moi et son travail étonnant sur la matière verbale a beaucoup de points communs avec la démarche d'un peintre : « Qui sommes-nous ? Où allons-nous? Que faisons-nous? Que se passe-t-il, en somme, dans l'atelier contemporain?» Des questions classiques mais fondamentales pour toute démarche artistique. On ne peut pas construire une grande œuvre sans se les poser.

Les écrivains qui écrivent sur l'art ont été et sont encore nombreux...

Pas tant que ça, en fait. Cela s'est beaucoup développé avec l'art moderne puis, dans les années d'entre-deuxguerres, avec les surréalistes qui ont énormément écrit sur l'art. En dehors de cela, il y a eu des personnalités comme Jean Paulhan, qui a écrit notamment sur Georges Braque ou Jean Fautrier et entretenu des correspondances avec Jean Dubuffet ou Gaston Chaissac. À partir des années 60, on trouve moins d'écrits sur l'art dus à des écrivains, et pas davantage aujourd'hui. Beaucoup livrent ponctuellement des textes sur l'art, mais peu en font une activité régulière.

Cette idée de dialogue, de la littérature à l'art et inversement, est peu explorée par l'édition?

Il y a des publications au coup par coup mais peu d'éditeurs spécialisés. J'espère en tout cas me démarquer de ce qui existe déjà et ouvrir des possibilités à certains auteurs ou artistes. Cette revue va être consacrée exclusivement à la peinture et à ses problématiques spécifiques parce qu'elle est sous-représentée dans le monde de l'art actuel. C'est donc bien qu'il y ait un espace pour faire connaître un certain type de peinture comme celle d'Ann Loubert ou de Monique Tello, toutes deux présentées dans le premier numéro. L'idée est de faire découvrir des gens peu ou pas connus.

Vous vous situez en marge des courants artistiques dominants?

Beaucoup de choses ne m'intéressent pas dans l'art contemporain, c'est sûr. Cela ne m'empêche pas d'être très proches d'artistes plus conceptuels comme Jean-Luc Parant ou Alain Fleischer, que j'ai édité, ou d'être impressionné par l'abstraction d'un Simon Hantaï. Mais la revue se placera sur d'autres terrains. On y verra des artistes qui, tout en s'inscrivant dans des voies déjà explorées comme le portrait ou la nature morte, cherchent la modernité. Ce qui demande finalement un certain courage.

L'art actuel qui produit son propre discours analytique ne vous séduit pas?

En tout cas, ce n'est pas ce genre d'œuvres qui m'intéresse a priori. Je n'attends pas de l'art qu'il soit dans une recherche conceptuelle. Je cherche la sensibilité, j'ai envie d'être ému. Je pense que la beauté reste une vraie question qui est au cœur de nos vies. Et je rencontre beaucoup d'artistes qui se posent cette question dans leur travail.

Allez-vous revenir à l'édition?

Oui. Parallèlement à la revue, il y aura une collection d'écrits d'artistes vivants et une autre de textes critiques ayant une approche littéraire où j'espère notamment pouvoir rééditer Admirable tremblement du temps, de Gaëtan Picon, paru chez Skira en 1970. Il y aura aussi une collection associant un peintre et un écrivain. Elle démarrera, au printemps 2014, avec Personne n'est à l'intérieur de rien, une correspondance entre Jean Dubuffet et Valère Novarina enrichie de textes où l'écrivain parle du peintre et de documents

LE MOT

lieu de s'en réjouir quand écriture, dessin, peinture, sein du Pôle régional des Savoirs, les structures la Cité des métiers et bien sûr l'ARL - nouent des partenariats adaptés aux métiers et aux pratiques publiques comme celles des acteurs de ce champ

que j'ai trouvés dans les archives de Novarina et à la fondation Dubuffet. Je publierai aussi Sur ce rivage de sable et d'herbe, d'Yves Bonnefoy et Gérard Titus-Carmel, avec les écrits, inédits ou rares, que chacun a consacrés à l'autre. Et puis, il y aura un peu de littérature : je viens par exemple de publier Suzanne et les croûtons, de Claude Louis-Combet et À vol d'oiseaux, de Jacques Moulin, illustré par Ann Loubert.

Propos recueillis par Luc Duthil

V 0 22:

Page 2 Carte blanche à François-Marie Deyrolle

Page 4 Actualités du livre et de la lecture

Page 7 Dossier: arts et lettres Page 12 Métiers du livre

Page 14 Lectures d'ici et d'ailleurs Page 16 Portrait: François Cavelier

et les éditions Brune





Journal trimestriel publié par l'Agence régionale du livre et de la lecture de Haute-Normandie Pôle régional des Savoirs, 115 boulevard de l'Europe 76 100 Rouei tél.: 02 32 10 04 90 | fax: 02 32 10 04 84

N° 22 | janvier 2014

Directeur de la publication: François Foutel
Rédactrice en chef: Séverine Garnier
Journaliste et secrétaire de rédaction: Luc Duthil
Journaliste rubrique «Portrait»: Natalie Castetz

Autres contributions: Claire Durand, François Foutel, Séverine Garnier, Alexandra GuéroultPicot, Dominique Panchèvre, Dominique Rouet
Photo «Portrait»: David Morganti | Illustration dossier: Fabrice Houdry

Conception graphique: Peters Bernard | www.chambresix.com
Impression: Iropa | tirage: 4500 ex. | ISSN 1959-1209

L'ARL Haute-Normandie est membre de la FILL (Fédération interrégionale du livre et de la lecture)

L'ARL Haute-Normandie est financée par: le ministère de la Culture et de la Communication L'ARL Haute-Normandie est financée par: le ministère de la Culture et de la Communication Drac Haute-Normandie, la Région Haute-Normandie, le Département de Seine-Maritime, le Département de l'Eure.









Travaillent ici — au 4, boulevard de Nancy, tout près du MAMCS — la peintre Ann Loubert et l'éditeur François-Marie Deyrolle avec qui nous avons rendez-vous.

«J'ai toujours travaillé dans le monde du livre», racontet-il en évoquant ses études à l'École du Louvre à Paris et la fondation de sa première maison d'édition «Deyrolle Éditeur» en 1990, déjà consacrée à la littérature contemporaine «plutôt dans une veine poétique» et aux écrits d'artistes.

Sept ans plus tard, François-Marie Deyrolle a pris la direction du Centre régional du livre de Franche-Comté, puis l'Office du livre en Poitou-Charentes avant de s'installer à Strasbourg en 2003 où il a exercé jusque 2009 la fonction de chargé de conservation de la très belle Bibliothèque des musées. En 2010, il a été chargé de mission pour la création de l'Artothèque de la ville.

LES CARNETS DE KÄTHE KOLLWITZ

«Mais..., confie-t-il, l'édition m'a toujours tenu à cœur. » Parallèlement à ses activités professionnelles, il fonde en 2000 «L'Atelier contemporain», revue de création littéraire dont le titre est repris d'un recueil de Francis Ponge consacré à la peinture.

C'est cet intitulé qu'il reprendra en 2013 lorsqu'il créera une deuxième maison d'édition où vont paraître des œuvres littéraires, des écrits sur l'art et une collection baptisée «L'Esperluette» qui associe écrivain et artiste. Des ouvrages qui font fi des modes et du marché de l'art pour s'inscrire au plus intime de la création et du regard.

La publication de l'ensemble des écrits de Käthe Kollwitz en septembre dernier, un mois avant l'inauguration de l'exposition que le MAMCS lui consacre,



prend toute sa place dans le catalogue. Elle avait été précédée, en 2018, d'une publication plus parcellaire du journal de l'artiste qui n'a pas empêché François-Marie Deyrolle de contacter la traductrice Sylvie Pertoci, lorsqu'il a appris que celle-ci avait travaillé sur l'ensemble des textes produits entre 1908 et 1944.

L'éditeur pressenti avait renoncé au projet, «L'Atelier contemporain» était d'autant plus partant que l'exposition de Strasbourg représentait une belle opportunité.

Menée en partenariat avec le Kollwitz Museum de Cologne, cette édition des dix cahiers conservés aux

"L'édition m'a toujours tenu à cœur."



archives de l'Académie des arts de Berlin est complétée de 200 illustrations. L'ouvrage révèle la densité de l'existence individuelle de l'artiste, ses doutes intimes, ses angoisses liées à son travail, le souci de son entourage...

Le fil des jours d'une femme artiste témoin de temps d'horreur qui lui prirent un fils et un petit-fils mais qui ne cessa jamais de croire aux vertus politiques de l'art.

Un ouvrage désormais incontournable sur l'une des plus grandes représentantes de l'art graphique allemand du XX° siècle.

UN MIRACLE DANS L'ÉCONOMIE « UN PEU PERVERSE » DE L'ÉDITION »

Fortes de 70 titres, les éditions de «L'Atelier contemporain» tiennent du miracle dans «l'économie un peu bizarre, un peu bâtarde, un peu perverse de l'édition», admet François-Marie Deyrolle. «C'est très compliqué, surtout pour la littérature, de gagner de l'argent avec des choses un peu pointues. Dans le domaine de l'art, des opportunités de partenariat ou de mécénat peuvent apparaître.» Il ne regrette rien cependant car vivre avec les livres ne lui suffisait pas, il avait besoin d'en faire naître de nouveaux en toute indépendance. De les imaginer, les créer, les penser, les mettre en forme.

DES PROJETS ET UN RÊVE

François-Marie Deyrolle a en projet des livres de photographes: une monographie de Jean-Jacques Gonzalès qui sortira en février-mars, un recueil de textes et photos de Marc Blanchet ainsi qu'un autre ouvrage où se répondront les photos de l'Alsacien Stéphane Spach et les textes de Gilles Clément.

«Un de mes rêves, confie-t-il aussi, serait d'avoir un lieu d'exposition en prolongement de la maison d'édition. J'aimerais revivre ce que j'ai vécu lorsque la Fondation Fernet-Branca m'a donné une carte blanche à l'automne 2018. J'avais sélectionné six artistes strasbourgeois (Daniel Schlier et cinq de ses élèves : Camille Bres, Aurélie de Heinzelin, Ann Loubert, Clémentine Margheriti, Marius Pons de Vincent – ndlr) et j'ai pu construire l'exposition comme on construit un livre. En lui donnant une architecture propre. »

www.editionslateliercontemporain.net

L'intimité de l'art

39 livres, 5 collections, 1 homme. Des chiffres détonants pour une maison d'édition indépendante : retour sur l'aventure littéraire et artistique de l'Atelier Contemporain !



Photo des bureaux de l'Abelier Costereporaux à Sireabourg

À peine entre-t-on dans les locaux de L'Atelier Contemporain qu'on se sent ailleurs. L'immense bibliothèque qui trône au milieu de l'appartement n'y est pas pour rien et confirme la profonde affection ou'entretient son propriétaire. Francois-Marie Devrolle, fondateur de la maison d'édition, avecles livres. Adolescent, il était féru de lecture et admiratif de l'objet livre. Rien d'étonnant au fait qu'il fasse ses premières armes dans l'édition sans diplôme, à Paris, avant de créer sa propre structure. « l'ai monté ma maison d'édition assez vite. sans vraiment savoir comment ca se passait. l'avais certes travaillé chez Séguier et Aubier mais sans avoir de responsabilités énormes. « Il fait faillite, mais cela ne le décourage pas : après avoir travaillé plusieurs années dans le monde du livre, il donne naissance en 2013 à L'Atelier Contemporain. Un nom qui suscite la curiosité et qui s'inspire du titre d'un recueil de Francis Ponge « Ponge est un poète très important pour moi

et pour le XX' siècle. Il a un rapport très particulier à la description, au monde qui nous entoure. Il a écrit Galen, un livre de 140 pages sur un bout de caillou. La façon dont il tourne autour est passionnante et cette méthode, il l'applique à l'art », nous confie l'éditeur. Avec la même approche intimiste, la maison cherche à savoir ce qu'il se passe dans l'atelier et à comprendre ce qui entre en jeu lorsqu'on crée une œuvre.

Après la parution d'une revue de création littéraire, il se lance dans la publication de livres avec pour seule collaboratrice sa maquettiste Juliette Roussel. Même s'il avoue qu'il souhaiterait parfois déléguer. l'éditeur s'emploie à assurer chaque étape de la fabrication d'un livre : de la réception du manuscrit à la promotion de l'ouvrage. « l'essaie de servir au mieux une œuvre, de proposer un accompagnement qui soit idéal. Les œuvres, les écrivains et artistes que je public m'importent, me nourrissent. Ce que je veux, c'est suivre les gens dans un processus, dans une démarche » Écrivains et artistes nourrissent en effet son catalogue, qui lorsqu'on le feuillette témoigne bien de l'appétence incontestable que l'éditeur a pour l'art. Outre les Écrits d'artiste ou les Essais sur l'art, on retient surtout la collection & Y cohabitent art et littérature afin de montrer que les deux modes d'expression peuvent très bien s'accorder, Jean Dubuffet dialogue ainsi avec Valère Novarina, Leonardo Cremonini avec Régis Debray. Le philosophe, publié chez Gallimard, n'a d'ailleurs pas hésité une seconde pour faire ce livre. Publier des grands noms n'est pas incohérent avec une petite maison d'édition insiste François-Maris Deyrolle: « Si on établit un projet sérieusement, on peut travailler avec des gens qui ont un peu de reconnaissance. "

Et en travail sérieux, il s'y connaît Chaque œuvre parue est le résultat d'une réflexion approfondie autant sur le plan de la maquette que sur celui du projet intellectuel. Dans Peindre Debout - mosaique d'entretiens inédits avec Dado, peintre et dessinateur monténégrin -, un véritable effort est porté sur l'appareil critique. Outre la volonté d'éclaireir et d'informer le lecteur, ce travail vient surtout combler un manque bibliographique dù à l'absence d'ouvrage aussi complet sur l'artiste. Néanmoins, chaque livre ne subit pas ce traitement. « Je n'ai pas de règles : certains livres auront des préfaces, d'autres non, certains des notes, d'autres des explications. Dans la collection Littérature par exemple, c'est différent. Ce sont des œuvres à part entière Les livres-là ne sont pas des essais donc on essaie de faire un objet littéraire. » l'aire réfléchir le lecteur, transformer son regard pourrait tout de même être considéré comme une règle que s'impose l'édi-

teur strasbourgeois. Son dernier livre justement, paru peu avant l'élection présidentielle, est une critique à l'égard des hommes politiques. L'auteur, Christophe Fourvel [par ailleurs chroniqueur régulier de Novo, ndir] y dénonce la société actuelle et nous met face à nos responsabilités de consommateur et d'électeur. La lecture permet alors de faire éclore cette prise de conscience et, comme l'espère François-Marie Deyrolle, à terme, de « changer le monde » Il tient également ce discours concernant les artistes. L'éditeur pense qu'ils ont un rôle à jouer dans notre société et lorsqu'on lui demande si lui aussi, en tant qu'éditeur, se considère comme artiste, il est catégorique » [e ne suis pas un artiste C'est certes un travail créatif mais ce n'est pas de l'art. c'est un travail de passeur,

d'amaieur éclairé et passionné. » Un travail, une mission qu'il n'est pas prêt d'abandonner aux vues des divers projets qu'il a en tête et comme il le dit lui-même: « Une maison d'édition, c'est quelque chose de long à construire, il y a toujours du travail. »

Derniers ouvrages parus :
Nicolas Pesquès, Sana Peinture;
Renaud Ego, Le geste du regard;
Christophe Fourvel, Ce qu'il auroit fathu.
À paraître: Pierre Buraglio,
Notes discontinues.
www.editionslateliercontemporain.net



Dialogues en construction

« Qui sommes-nous ? Où allons-nous ? Que faisons-nous ? Que se passe-t-il dans l'Atelier contemporain ? », interroge Francis Ponge. François-Marie Deyrolles choisit de placer ses éditions sous le parrainage du poète et nous invite à parcourir la galerie papier qu'est le catalogue de l'Atelier contemporain.

Entre 2000 et 2002 paraissent les cinq premiers numéros de la revue littéraire l'Atelier contemporain; exigeante et pointue, elle est saluée dès ses débuts par ses pairs et regrettée par son lectorat dès sa fin prématurée. Il faudra attendre 2013 pour que la nouvelle formule soit lancée et donne naissance aux éditions de l'Atelier contemporain. Désormais, le catalogue enrichi de trois collections trace de nouvelles voies pour question-

de la revue, les deux collections dédiées à l'Art présentent des correspondances enthousiastes entre artistes et des entretiens; la collection Littérature propose quant à elle des appariements poètes/plasticiens tout en fulgurances. Le résultat final est l'exploration sous différentes perspectives des problématiques soulevées en fil rouge dans les premiers numéros de la revue, nouvelle formule : pourquoi écrivez-vous sur l'art? Que lisez-vous? Quels sont vos contemporains? Questions et réponses s'articulent grâce à différentes voix et la polyphonie est au cœur des différents titres du catalogue : de la revue (polyphonique par nature) aux correspondances exaltées entre Jean Dubuffet et Valère Novarina, le dialogue entre deux artistes, et donc entre deux arts, fait de l'espace d'expression qu'est l'Atelier un lieu d'expérimentation vibrant, presque bruyant. Dans la collection Littérature, l'éditeur met en relation un écrivain contemporain avec un artiste pour la création d'une œuvre singulière à quatre mains. L'objet pictural n'est pas réduit à sa valeur illustrative ; il apporte quelque chose d'essentiel et délivre autant de sens que le texte lui-même. En soustraire l'un des deux à l'autre dénaturerait la portée de l'ouvrage, qui est justement le dialogue. Dans Le nu au transept, les montages photographiques d'Yves Verbière sont en telle adéquation avec le texte de Claude Louis-Combet qu'on en vient à se demander qui de l'œuf ou de la poule. Pour l'anecdote, c'est en recevant les clichés du photographe que l'écrivain se souvient d'une histoire qu'il a oublié de raconter. Deyrolle, parfois entremetteur, pratique une politique d'auteur : il s'engage sur le long terme avec des écrivains exigeants. Suivre les artistes sur plusieurs titres leur permettra ensemble d'élaborer et de construire une œuvre cohérente et pérenne ; au sein des gros volumes de la revue, l'éditeur cherche à « publier long » et encourage les contributions prolixes. Dans les deux cas, il donne le temps au lecteur de s'installer dans le style de l'artiste, sa patte, ses motifs, réflexes et autres fantômes. L'Atelier contemporain est ainsi le lieu de l'œuvre en construction, où les artistes, écrivains et poètes comme peintres et photographes, peuvent se concentrer sur un motif, y revenir encore et encore, car au fond il ne s'agit pour eux tous (éditeur compris) que d'élucider un mystère en particulier.

ner les rapports des artistes à l'art contemporain. En plus



O Yves Verbièse

Claude Louis-Combet et Yves Verbièse, Le nu au transept; Jean Dubuffet et Valère Novarina, Personne n'est à l'intérieur de rien, l'Atelier contemporain

Editeurs passionnément

François-Marie Deyrolle Lors de la parution de la monographie de Nathalie Savey (lire larticle ici) l'éditeur François-Marie Deyrolle nous a reçu chez lui et c'était l'occasion de faire un tour d'horizon sur son activité, son histoire aussi, et ses projets. Horizon(s) devant être mis au pluriel tant ses publications contiennent cet aspect éclectique d'un homme érudit : la collection Beaux-Arts rassemble des personnalités comme Gérard Titus-Carmel avec Yves Bonnefoy, Régis Debray avec Leonardo Cremonini, et des photos de Corinne Mercadier, Jean Dubuffet avec Marcel Moreau mais aussi avec Valère Novarina (dans un passionnant échange de correspondances), puis encore Pierre Bonnard, Sam Francis.. François-Marie Deyrolle a l'art de réunir dans un même ouvrage des poètes, des peintres, des photographes, des écrivains. Cette collection est atypique, remarquable, parce qu'elle ouvre des vues originales sur la critique et l'association d'idées entre deux personnages. La collection Littérature propose des auteurs rares dont les textes sont souvent accompagnés par des dessins: Christophe Grossi avec Daniel Schlier, Bruno Krebs avec Monique Tello, Jacques Moulin avec Ann Loubert.. Mais aussi par des photographies comme le livre de Claude Louis-Combet avec Yves Verbièse « Le nu au transept ». Nous avons là aussi aimé cette association et les photographies d'Yves Verbièse sont très belles. Nous sommes touchés par l'élégance de ces ouvrages. L'Atelier contemporain est le nom de la maison d'édition de François-Marie Devrolle et nous trouvons ce label très opportun car l'éditeur se situe dans une démarche à la fois moderne et sensible. Mais il faut aussi entendre ses difficultés liées à ce travail d'édition, et qui ramènent François-Marie à de dures réalités : les fonds à trouver, acheteurs encore modestes en nombre, le relais par la presse trop frileux, diffusion en librairie parcimonieuse. Ancien directeur de la bibliothèque des musées de Strasbourg il crée sa maison d'édition en 2013 et arrive à constituer rapidement des collections d'un excellent niveau. Une belle œuvre qui cache un engagement personnel et intellectuel étonnant. François-Marie à de nombreux projets en cours et il caresse une ambition, celle d'ouvrir un jour une galerie où seraient réunis les ouvrages de « ses » écrivains, critiques, essayistes, peintres, photographes dans un espace d'exposition commun. Une synthèse in situ de ses magnifiques passions.

http://strasartphot.tumblr.com

FRANÇOIS-MARIE DEYROLLE

L'art du livre et l'intelligence de l'art

Qu'est-ce qui pousse les uns à tout risquer sur la pulsion de peindre ou sur la poésie pour chercher, contre la servitude ordinaire, cet accord entre le monde sensible et « certaine lumière intérieure » - et donner une œuvre au monde ? Quelle force pousse artistes et poètes à vouloir « rendre visible l'invisible », à vouloir tutoyer l'infini au bout du pinceau ou à ré-agencer le langage en des combinaisons inédites de mots toujours plus neuves toujours plus enchantées?

Très jeune, François-Marie Deyrolle s'est attaché à la capacité d'invention poétique et plastique de ceux qui ont affirmé haut l'humain, la pensée et « l'intelligence de la main » - comme il s'attache à les débusquer dans leurs œuvres en se laissant saisir, à travers la jouissance du regard, par cette jubilation qui y est à l'œuvre... L'art n'a-t-il pas précédé

l'agriculture de vingt mille années? Parce que ce monde désenchanté a besoin d'être réveillé par la parole insurrectionnelle des créateurs, il en a fait son credo ou son devoir de résistance à notre société de l'amnésie et de l'éphémère à répétition ou à perpétuité : « Il est important d'écouter et de lire les artistes pour comprendre ce qui est en jeu dans l'œuvre d'art »... N'est-ce pas par un acte artistique que l'humain a commencé son processus de maîtrise du réel? Faire de la poésie et des livres porteurs de visions très affirmées s'inscrit dans cette même coulée - celle d'une tentative d'intelligence du visible et du vivant quand elle ne fait pas la roue au camaval des vanités...

L'ARTISAN À L'ŒUVRE

Ses parents exerçaient une profession paramédicale à Agen, aussi François-Marie Deyrolle y est-il né sans autre raison particulière – mais avec un questionnement chevillé au corps qu'il approfondit en suivant les cours de l'École du Louvre à Paris ainsi que des cours d'histoire de l'art et de philosophie...

Très vite, il travaille à la librairie Tschann, à la galerie Maeght et chez l'éditeur Séguier où il acquiert une première expérience éditoriale : « Il m'avait dit : viens voir comment on travaille ! ». En 1988, il publie chez Séguier les Essais sur l'art d'Eugène Delacroix (1798-1863) – celui que Baudelaire appelait le « peintre-poète », le premier dont il livre la pensée - suivi d'un ouvrage du poète belge Emile Verhaeren (1855-1916).

En 1990, à 24 ans, il fonde au 35, rue Condorcet, dans le 9^{et} arrondissement de Paris, sa propre maison d'édition et publie L'Enlèvement des Sabines du dramaturge Roger Vitrac (1899-1952) ainsi que Impacts du poète Guillevic (1907-1997):

« Comme j'avais une formation en histoire de l'art et que je lisais essentiellement des revues et des textes de critique d'art, j'ai publié tout naturellement des écrits sur l'art. Mais cela commençait à poser un problème d'approche, de discours : les gens qui écrivent sur l'art s'en tiennent souvent à des questions techniques ou historiques, alors que seul un créateur



peut exprimer ce qu'est une œuvre ou approcher cet indicible qui est en jeu... Un ami me conseille de lire des poètes comme Francis Ponge, Pierre Reverdy et aussi les textes de Jean Paulhan sur l'art. C'est ainsi que je me suis approché des écrivains qui parlent de l'art, que je me suis attaché à leur écriture particulière... »

La devise de la jeune maison est : « Diversité, liberté, curiosité ». L'une de ses découvertes est l'Alsacien Vincent Wackenheim (alors éditeur à Paris...) dont il lit « quatre belles pages » dans la revue Légendes. Il le contacte afin de pouvoir lire la suite et publie son Voyage en Allemagne (1996) - c'est le prélude à d'autres aventures éditoriales comme la publication du tour récent Joseph Kaspar Sattler ou la Tentation de l'Os.

En moins d'une décennie, il publie une centaine d'ouvrages sous son enseigne (dont ceux de François Bon, Louis Calaferte, André Du Bouchet, Roger Munier, Claude Louis-Combet, Anne de Staël ou Rezvani), tout en organisant des lectures et des expositions avant de se couler dans un moule plus « institutionnel »...

L'HISTOIRE QUI SE RÉÉCRIT

De septembre 1998 à mai 2002, il dirige le Centre régional du Livre de Franche-Comté et organise des rencontres régulières (« les jeudis de poésie ») et des manifestations littéraires (« Rêver l'Europe / L'Europe rêvée », « Revues en vue », etc.) tout en s'acquittant de tâches variées comme la réalisation d'une enquête auprès des professionnels de la filière ou un annuaire professionnel - ou l'organisation d'un stand au Salon du Livre de Paris.

Puis il dirige (2002-2003) l'Office du Livre en Poitou-Charentes où Il organise notamment des festivals comme « L'œil écrit », « Aiguilles sous roches » (littérature jeunesse) ou « Littératures métisses » (littératures étrangères) ainsi que des résidences d'écrivains.

Parallèlement, il dirige (2002-2004) la revue de création littéraire L'Atelier contemporain - le titre est inspiré par Francis Ponge (1899-1988): « Qui sommes-nous? Où allons-nous? Que faisons-nous? Que se passe-t-il, en somme, dans l'atelier contemporain? "

Et puis il s'en vient à Strasbourg, capitale mondiale de l'illustration bien avant d'être celle de Noël... De septembre 2003 à septembre 2009, il assure la direction de la Bibliothèque des Musées à Strasbourg - Il est responsable notamment des acquisitions et de la politique d'échanges, des recherches bibliographiques pour les expositions et du travail sur les collections menées par les équipes scientifiques.

Chargé de mission pour la création de l'Artothèque de Strasbourg (de février à mai 2010), il demeure éditeur indépendant - avant de recréer, en octobre 2013, sa structure éditoriale à l'enseigne de L'Ateller contemporain, dédiée comme on s'en doute à la littérature et aux beaux arts...

Sis au 4 boulevard de Nancy, son domicile-atelier accueille pas moins de dix mille livres sur une centaine de mètres carrés, révélant l'extrême porosité entre vie personnelle et activité professionnelle, mariées pour le meilleur et pour l'intelligence de l'art... C'est là, avec l'apaisante complicité du bon génie des lieux, le chat Marcel, qu'il façonne ses livres en objets d'art originaux, qu'il met en scène avec un soin extrême voire avec une abnégation de bénédictin les mots ou les images de ses auteurs.

Dans son catalogue-creuset de la belle alliance entre la plume et le pinceau on trouve : Chemins ouvrants réunissant le poète Yves Bonnefoy et le peintre Gérard Titus-Carmel, De l'art brut aux beaux-arts convulsifs du binôme Jean Dubuffet et Marcel Moreau - ou bien Le nu au transept de Claude Louis-Combet, Fictions du corps de François Bon; Ecrits pour voir de Maryline Desbiolles et bien d'autres...

La résistible avancée du « livre numérique » ne l'émeut pas le moins du monde - mais il concède que l'ambition et la recherche de valeurs supérieures susceptible de transformer une culture en civilisation ne semble plus au rendez-vous de l'aventure vitale d'une espèce en régression manifeste : « Pour le type d'ouvrage que je fais, je ne crains pas la concurrence. Le vrai problème, c'est qu'il n'y a plus assez de lecteurs, de manière générale... Il se trouve que la société évolue de façon remarquablement peu intelligente et la lecture n'est plus au centre des préoccupations de nos contemporains... »



Si les ventes moyennes de ses livres oscillent entre 500 et 600 exemplaires, son catalogue n'en compte pas moins de francs succès comme le livre du critique d'art Gaëtan Picon (1915-1976). Admirable tremblement du temps (2.500 exemplaires) - son arrière-grand-oncle était l'inventeur de l'Amer Picon...

François-Marie Deyrolle organise également des expositions dans l'Hexagone - c'est tout un art : du 14 octobre au 2 novembre 2014, il a exposé les œuvres croisées d'Ann Loubert et de Clémentine Margheriti à la Halle Saint-Pierre à Paris (18e) - en attendant celle consacrée à la photographe strasbourgeoise Nathalie Savey. Le 8 juillet dernier, il donnalt à la librairie des Bateliers le coup d'envol de sa rentrée avec une rencontre-débat autour de Au vif de la peinture, à l'ombre des mots, le recueil complet des écrits sur l'art (1971-2015) de Gérard Titus-Carmel préfacé par Roland Recht - Il y était question de cette urgence à l'œuvre dans le maniement des formes : « être présent au monde, c'est de la peinture - sinon, ce sont des rayures... ». Ou comment poursuivre le dessein qui animait le mouvement de la main dans la pénombre des cavernes - et indéfiniment rajeunir le si vieil art de peindre en donnant au monde des œuvres qu'il n'attendait pas...

Michel LOETSCHER

EDITION François-Marie Deyrolle

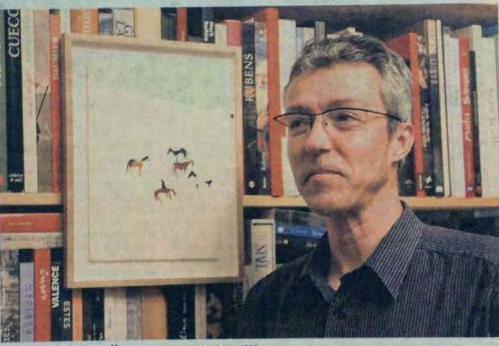
Dans L'Atelier contemporain

Sa trajectoire a toujours pris appui sur ses deux passions, l'art et la littérature. À nouveau, François-Marie Deyrolle croise livre et création plastique et crée sa propre maison d'édition, doublée d'une revue éponyme : L'Atelier contemporain.

es habitués de la bibliothèque des musées de
Strasbourg connaissaient
sa silhouette familière,
son attitude discrète, mélange de
réserve et d'élégance. Il en fut le
chargé de conservation, de 2003
à 2009. Auparavant, FrançoisMarie Deyrolle avait été successivement directeur du Centre régional du livre de Franche-Comté
puis de celui de Poitou-Charentes.

Les oiseaux de Jacques Moulin et Ann Loubert...

Le retrouver aujourd'hui à la tête d'une maison d'édition n'aura donc rien de très étonnant. D'autant qu'il a déjà à son actif une solide expérience d'éditeur, à Paris et Carcassonne, où il opérait sous la bannière de sa société Deyrolle Éditeur : « J'ai dû publier une centaine de livres, toujours orientés vers la littérature française et l'art », précise til. C'est bien cette ligne qu'il entend suivre à nouveau en créant



François-Marie Deyrolle, PHOTO DNA - AURIANE SINNIGER

L'Atelier contemporain, en êcho à l'interrogation de Francis Ponge – « Qui sommes-nous ? Où allons-nous ? Que faisons-nous ? Que se passe-t-il en somme, dans l'atelier contemporain ? »

Quelques éléments de réponse que François-Marie Devrolle en-tend apporter, au travers de ses deux premières livraisons. L'une prend la forme d'un duo réunissant la poésie tout en légèreté et fraicheur de Jacques Moulin («L'oiseau vole dans ses plumes sans plus de dents qu'un enfant pour mordre l'air... ») qu'accompagnent les dessins à l'encre, d'une âpre liberté, d'Ann Loubert (A vol d'oiseaux). L'autre s'incarne dans le récit de Claude Louis-Combet, relecture grotesque du thème de Suzanne et les vicillards, qui devient très vertement Suzanne et les croûtons.

À ces deux livres, s'ajoute la revue L'Atelier contemporain dont la colonne vertébrale de ce nuPourquoi écrivez-vous sur l'art? Ils sont une quinzaine à tenter d'y répondre, à explorer par l'écriture ce qui les relie intimement aux formes jaillies autant de l'esprit que des mains des artistes. Et d'autres s'expriment encore sur le travail de quatre artistes (Monique Tello, Alexandre Hollan, Ann Loubert et Francois Dilasser) dans ce qui est décidément un bel objet, ni vraiment livre d'art, ni vraiment revue littéraire, mais un peu des deux assurément. Le prochain numéro interrogera des plasticiens comme Titus-Carmel ou Le Gac auxquels il sera demandé: Que lisez-vous ?...

Derrière son air calme, François-Marie Deyrolle entretient une hyperactivité: une nouvelle collection, Écrits d'artistes, est encore annoncée, ouvrant ses portes aux plasticiens qui développent ou ont développé un travail d'écritures (Pincemin, Titus-Cartus-Carmel en binôme avec le poète Yves Bonnefoy et, attendu avec impatience, la correspondance entre Valère Novarina et Jean Dubuffet, enrichie des dessins offerts par le premier au second, que l'éditeur est allé dénicher à la Fondation Duhuffet, «Il y a éu un vrai rapport de confiance entre les deux hommes. Il ne faut pas oublier que Dubuffet avait rédigé la préface du Drame de la vie de Novarina. » À sa maison d'édition, François-Marie Deyrolle rêveraît adosser une galerie d'art contemporain. « Mais la tâche n'est pas facile », reconnaît-il dans un mince sourire. En attendant, cet Atelier contemporain constitue l'espace qui lui permet, au fil des pages, « d'appréhender le réel, de vivre un rapport à la forme et au langage ». Il précise, mais on l'avait compris. « que c'est de l'ordre de la nécessité ». •

SERGE HARTMANN



ÉDITION L'Atelier contemporain

L'odyssée des mots et des images...

L'éditeur strasbourgeois François-Marie Deyrolle poursuit l'aventure de L'Atelier contemporain qui croise art et littérature, Dubuffet et Novarina, Bonnefoy et Titus-Carmel. Deux ouvrages auxquels s'ajoute une livraison de son excellente revue.

omment les mots font écho aux images et comment ces dernières peuvent se nourrir des premiers? Dans cette stratégie du décloisonnement, François-Marie Deyrolle a voulu jouer la carte de l'exigence en créant, à l'automne dernier, sa maison d'édition : L'Atelier contemporain.

Il inaugurait alors une revue éponyme, épais objet s'apparentant davantage à un livre, et publiait dans un même mouvement deux ouvrages - dans l'un, la poésie de Jacques Moulin, dialoguait avec les dessins d'Ann Loubert (A vol d'oiseaux) ; dans l'autre, Claude Louis-Combet revisitait vertement le thème biblique de Suzanne et les vieillards, devenant Suzanne et les croûtons.

La complicité de Dubuffet et Novarina

La tonalité était donnée : plastiriens et gens de lettres avaient des histoires communes à raconter, des expériences à partager, des explorations à mener conmintement. «Il y a des revues littéraires et des revues d'art. mais le n'en connais pas qui croi-ces deux centres d'intérêt », spserve François-Marie Deyrolle. véditeur conserve sa vitesse de eroisière, livrant aujourd'hui un nouveau numéro de sa revue et deux ouvrages. Dans ces derniers, un petit joyau dont il n'est pas peu fier : la correspondance que s'échangérent de 1978 à 1985, Valère Novarina, jeune anteur que la critique commence a tepérer, et Jean Dubuffet, déjà un monstre sacré dans l'art de 50n temps. Au-delà de l'extrême Construction of the contract o



L'artiste Clémentine Margheriti, à découvrir dans L'Atelier contemporain. DOCUMENT REMIS

complicité qui lia les deux hommes, on y découvre des choses amusantes. Par exemple Novarina qui demande au peintre : « Savez-vous peindre? » Et le pape de l'art brut de répondre : « Toutes les façons de mal peindre m'intéressent, m'apparaissent généra-trices de positions de pensées nouvelles. » Ou encore ces dessins à l'encre, désormais propriété de la Fondation Dubuffet, dont Novarina agrémentait ses envois au peintre...

Deux jours avant sa mort, le 10 mai 1985, Dubuffet lui écrivait une dernière lettre, déclinant une invitation à un spectacle. « L'affection que vous me témoignez m'est grandement chère et précieuse. Mais voici venue l'heure où je m'écroule... »

Autre livre, autres connivences: le poète Yves Bonnefoy et le peintre Gérard Titus-Carmel se croisent, s'évoquent l'un l'autre en textes successifs avec cette familiarité de deux intelligences impliquées dans un projet commun le premier a traduit 24 sonnets de Pétrarque que le second illus-

Et s'ajoute encore cette revue de L'Atelier contemporain qui entend poser écrivains et artistes dans ce lieu originel de la production des mots et des images. Vingt plasticiens et écrivains s'expriment sur leur rapport à la lecture et répondent à la question « Que lisez-vous? » Une autre poignée aborde le besoin d'écrire sur l'art.

Mais même si l'embarcation sem-

ble pencher vers la littérature, L'Atelier contemporain assume sa vocation de revue d'art et défend de jeunes pousses. Ancrée dans un réel qu'elle se plaît pourtant à détourner, la peintre strasbourgeoise Clémentine Margheriti y trouve ainsi l'empathique voix d'Ann Loubert pour nous la présenter. De même, le rapport que noue le peintre et écrivain Jérémy Liron à l'architecture et au paysage urbain, dans une approche assez photographique, y occupe aussi une belle place.

SERGE HARTMANN

> L'Atelier contemporain, 241 pages, 20 €. Dubuffet et Novarina/Personne n'est à l'intérieur, Bonnefoy et Titus-Carmel/Chemins ouvrant, 148 pages,

François-Marie Deyrolle, le livre en poche

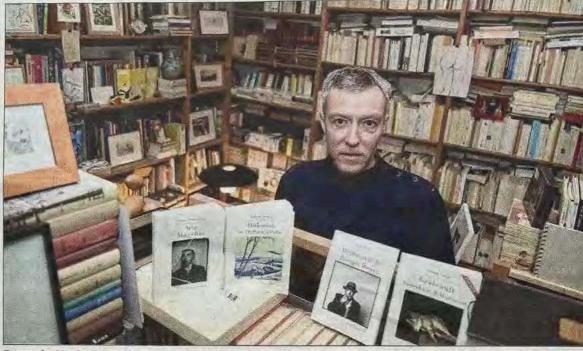
Au carrefour de la littérature et de l'histoire de l'art, l'éditeur strasbourgeois François-Marie Deyrolle lance une savoureuse collection de poche : Studiolo. Pour l'inaugurer, du beau monde : Dürer, Géricault, Magritte, Beuys et Hokusai.

tudiolo... De ce qui préfigurait dans l'Italie de la Renaissance les cabinets de curiosités, François-Marie Devrolle s'est approprié le nom pour lancer cette nouvelle collection de sa maison d'édition, L'Atelier Contemporain. Et il est vrai que ces petits formats, soigneusement cousus afin qu'ils ne connaissent pas le sort de nombreux livres de poche dont le dos se décolle si souvent, peuvent s'aborder comme un lieu d'étude. De grandes figures de l'histoire de l'art y sont abordées au travers de la plume de véritables auteurs.

« C'est l'idée maîtresse de la collection : que des artistes qui ont marqué leur temps apparaissent sous l'angle d'une véritable écriture. Il ne s'agissait pas de proposer des textes d'historiens de l'art ou de conservateurs au regard froidement scientifique. Ce qui m'intéresse, c'est quand l'œuvre d'un artiste se décline au travers d'un texte qui participe autant de la littérature que de l'histoire de l'art », commente l'éditeur strasbourgeois. Ajoutant : « Quel intérêt, sinon d'ajouter un nouveau titre sur Dürer, Magritte ou Géricault ? Il y a déjà suffisamment d'ouvrages qui leur ont été consacrés ».

Rester sous la barre psychologique des dix euros...

C'est donc là que réside la spécifiité de Studiolo, cette collection ue François-Marie Deyrolle vient e lancer. « J'avais déjà ce projet en



Francois-Marie Deyrolle, avec en premier plan quelques exemplaires de sa collection Studiolo. Photo DNA/Franck KOBI

tête depuis quelque temps. J'aime le livre de poche comme objet accessible et très mobile. Mais je voulais lui donner une certaine tenue, par le papier, la maquette, l'insertion d'illustrations, même si elles sont en noir et blanc parce que dès qu'on bascule en couleur, on se retrouve tout de suite dans une autre gamme de prix ». Car c'est aussi l'enjeu commercial : rester sous la barre psychologique de 10 € le livre.

Pour démarrer la collection, cinq titres sont proposés: Alain Borer en signe deux (Dürer. Le Burin du graveur et Déploration de Beuys), le poète surréaliste belge Louis Scutenaire (1905-1987) est présent avec sa monographie consacrée à son compatriote Magritte, l'écrivain bilingue franco-anglais Kenneth White nous entraîne auprès de Hokusai ou l'horizon sensible tandis que Jérôme Thélot nous livre un inédit: Géricault. Généalogie de la peinture.

Le livre de poche comme outil de recyclage d'éditions originales épuisées, ce n'est pas le genre de la maison. « Il y a toujours un plus que je tiens à intégrer. Je travaille chaque titre comme un inédit. Par exemple pour son Beuys, Alain Borer est intervenu sur son texte et a ajouté un chapitre. Il y a également de nouvelles pages dans son Beuys. Il ne s'agit pas de livres au rabais », précise François-Marie Deyrolle.

Le manque des relais des grands musées

La vitesse de croisière devrait tourner autour de 15 livraisons par an. « J'ai déjà cinq nouveautés prévues pour mai et cinq autres pour septembre », annonce encore l'éditeur, qui pense à terme ne pas se cantonner aux monographies mais intégrer dans la collection des essais sur l'art ou des écrits d'artistes. Le succès rencontré, en grand format, par Les observations sur la peinture de Bonnard (2 400 exemplaires vendus, ce qui est exceptionnel pour un ouvrage de ce type) l'encourage à explorer cette voie.

En attendant, on le voit, la crise

sanitaire n'a pas entamé la volonté de François-Marie Deyrolle de développer de nouveaux projets : « La période a été difficile, et elle l'est toujours. Mais le système de soutien mis en place par les pouvoirs publics s'est révélé efficace. L'État, la Région ou la Ville ont vraiment joué le jeu, avec des procédures simples et rapides. Même si cela ne compense pas la totalité de la baisse générée par cette pandémie ».

Le fait de n'avoir pu bénéficier du relais des librairies des grands musées, comme le Louvre, Orsay, ou le Centre Pompidou, le pénalise énormément : « Tous ces établissements sont fermés depuis trois mois. Or, ce sont des lieux sensibles pour mon catalogue. Studiolo y a une place toute trouvée ». C'est peu dire que François-Marie Deyrolle attend avec impatience la réouverture des musées....

Serge HARTMANN

www.editionslateliercontempo rain.net ÉDITION

L'Atelier contemporain monte en puissance

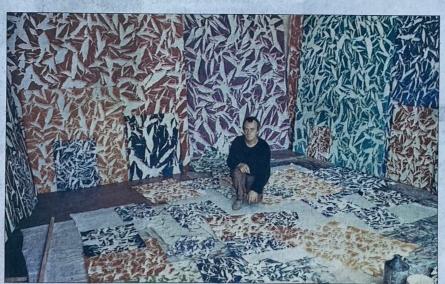
Les artistes Simon Hantaï, Eugène Leroy, Simone Boisecq et Karl-Jean Longuet mais aussi l'écrivain Jean David dans ses entretiens avec toute une galaxie de créateurs : l'éditeur strasbourgeois François-Marie Deyrolle enrichit le catalogue de L'Atelier Contemporain. Et entend monter en puissance.

I fêtera l'an prochain le dixième anniversaire de sa maison d'édition, L'Atelier Contemporain. D'emblée, on avait compris que François-Marie Deyrolle n'allait pas faire dans la facilité, inaugurant à l'automne 2013 son catalogue avec deux titres: un livre de poésies de Jacques Moulin qu'accompagnaient les dessins de l'artiste strasbour-geoise Ann Loubert (A vol d'oiseaux) et un récit de l'écrivain Claude Louis Combet qui revisitait le biblique thème de Suzanne et les vieillards sur un mode grotesque - cela devenait Suzanne et les croûtons.

Plus d'un observateur du monde de l'édition entre Rhin et Vosges lui prédisait « malheureuse-



Simone Boisecq et Jean Longuet. DR



La poésie du geste et du pli: Simon Hantaï, par ses textes et ses entretiens, fait entendre sa voix singulière dans le catalogue de L'Atelier Contemporain. Document remis

ment» une sortie de route dans les deux années suivantes. Creuser le sillon du livre où l'art et la littérature, la monographie, l'essai et la correspondance se rencontrent et entrent en résonance les uns avec les autres, apparaissait assez suicidaire.

Une petite décennie plus tard, non seulement François-Marie Deyrolle est toujours là, mais il aligne un catalogue d'environ 130 titres, se félicite d'avoir mis sur orbite l'an passé la collection de poche Studiolo (« qui marche très bien et je prévois six nouvelles parutions ces prochains mois ») et atteint désormais une vitesse de croisière de plus d'une vingtaine de livres par an. Au point qu'il s'apprête à procéder à une première embauche après des années à piloter L'Atelier

Contemporain à l'économie, sans jamais compter son temps et son énergie...

Interroger les conditions de la création...

« Je pense d'ailleurs monter en puissance en ce qui concerne le rythme des parutions. Il y a tellement de projets qui me sont soumis, tellement de choses qui viennent à moi », commente celui dont le travail de fond a permis de gagner en visibilité. « Je dispose maintenant d'un bon réseau sur Paris», poursuit François-Marie Deyrolle, dont le fidèle soutien du Centre National du Livre (CNL) témoigne de la notoriété désormais acquise.

Sa ligne éditoriale ne change pas: «Interroger les conditions de la création, en dégager les motifs... À défaut d'expliquer le mystère de l'art, tenter de s'en approcher».

Un mystère qu'il ancre au cœur de ses nouvelles parútions. En explorant le langage de Simon Hantaï (1922-2008), entre peinture et pliage, dont François-Marie Deyrolle publie une série de textes et d'entretiens (Ce qui est arrivé par la peinture, 300 pages, 25 €). En convoquant deux figures de la sculpture moderne avec Karl-Jean Longuet (1904-1981) et Simone Boisecq (1922-2012) au travers du regard de leur fille, Anne Longuet Marx, qui livre ainsi une appro-che incarnée du couple d'artistes qu'accompagne une large iconographie restituant toute la poésie de leurs imaginaires respectifs (Le Soleil et l'Envol, 30€). En écoutant la voix du peintre de la matière, Eugène Leroy (1910-2000), cet explorateur de la touche épaisse qu'admirait Baselitz, qui citait aussibien Cézanne que Heidegger pour évoquer son art (Toucher la peinture comme la peinture vous touche, 260 pages, 20 €).

Et enfin, le coup de cœur probable de cette sélection, le livre réunissant des entretiens d'artistes et d'écrivains menés par Jean Daive pour France Culture: Penser la perception (400 pages, 25 €). Le cinéma, l'écriture et la photographie y entrent en résonance et racontent « les vies du mouvement ». Des vies saisies à travers les regards de Marguerite Duras, Jean-Luc Godard, Niki de Saint-Phalle, Georg Baselitz, Chantal Akerman ou encore Helmut Newton -ils sont près d'une trentaine à dialoguer ainsi avec Jean Daive.

Serge HARTMANN

www.editionsateliercontemporain.net



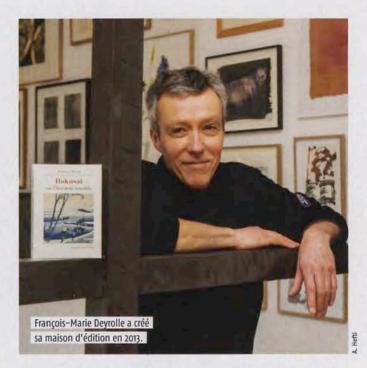
Francois-Marie Deyrolle devant une sélection de sa collection Studiolo. Photo DNA/Franck KOBI

Studiolo, l'art en poche

La nouvelle collection de l'Atelier contemporain comprend déjà cinq titres.

Passionné d'art ÉDITION et de littérature, François-Marie Deyrolle a créé en 2013 sa propre maison d'édition, l'Atelier contemporain, à Strasbourg. Une ville qui l'avait vu notamment à l'œuvre pendant quelques années aux bibliothèques des musées, puis pour la création de l'Artothèque. Plusieurs collections composent son catalogue, et la plus récente, Studiolo, sort résolument du lot. Il s'agit de livres de poche, dont l'épaisseur (entre 96 et 288 pages, pour les premières sorties) va de pair avec un prix tout doux:

À ce tarif, ce sont pourtant des ouvrages de grande qualité qui sont proposés. Certes, la plupart sont des rééditions, mais chaque livre s'enrichit, là d'une préface inédite, là de l'ajout de chapitres au texte l'original. «Je traite tous les livres comme des nouveautés, et j'apporte un soin particulier à leur fabrication», explique l'éditeur. Le concept: des textes d'auteurs sur des artistes et sur des œuvres d'art. Cinq ouvrages sont déjà disponibles, cinq le seront en mai, quatre en septembre: un lancement conséquent. «Pour la suite, j'aviserai en fonction de l'accueil du public. Les



premiers sont essentiellement des monographies, mais je souhaite élargir le panel. » Les ouvrages de la collection Studiolo sont, bien sûr, disponibles en librairie.

Pascal Simonin

[INFO +]
editionslateliercontemporain.net

Le choix de Claire

entre 6,50 et 9,50 euros.

AUTOBIOGRAPHIE Strasbourg, Claire Koç connaît bien. C'est ici, à la préfecture du Bas-Rhin, qu'elle a reçu sa carte d'identité, le précieux sésame qui faisait d'elle une citoyenne française. Avec un prénom, Claire, qui se substituait à celui qu'elle portait jusque-là, Cigdem. À l'époque, ses parents habitaient à la Cité nucléaire de Cronenbourg, où elle-même avait passé une partie de son enfance. «Ils m'ont dit que mon prénom, dans leur dialecte, voulait dire "sale". C'est difficile à entendre. » Le pire, sans doute, c'est que cette

décision revendiquée de devenir française lui a aussi été reprochée, insidieusement, jusque dans son entourage amical et professionnel. « Comme si, toujours, je devais être renvoyée à mes origines turques. » Elle se raconte dans un livre qui, à juste titre, a attiré l'attention des médias et lui a donné de multiples occasions de justifier son choix. • P.S.

[INFO +] Claire, le prénom de la honte, éditions Albin Michel, 201 pages, 17,90 euros.

«Un roman noir sous une couverture blanche»

Son métier est habituellement de prêter sa plume. Nicolas Kempf la prend cette fois en son nom pour un premier roman.

Vous passez de conseiller littéraire à romancier, transition logique?

J'ai fait mes débuts dans une maison d'édition, avant de me mettre à mon compte il y a dix ans. En fait, j'aide les gens qui cherchent à être publiés, qui ont besoin de conseils. Personnellement, j'ai écrit plusieurs livres de commande, des biographies, j'ai collaboré aussi à des bandes dessinées. Hard Rock Cargo, c'est le titre du livre et le nom d'un bateau?

C'est le nom d'une péniche imaginaire, amarrée dans mon livre près du bassin des Remparts, à Strasbourg. Elle emprunte parfois le Rhin pour des destinations secrètes, et on y donne des concerts clandestins. On y croise forcément une clientèle un peu particulière. Je m'attache beaucoup aux caractères des personnages.

On n'est pas loin du roman policier... C'est une enquête mais ce n'est pas un polar, même s'il y a quelques cadavres. C'est l'histoire d'un homme, un brave type, honnête, un peu naïf, qui après avoir passé seize ans en taule juste pour rendre service, va partir à la recherche de sa fille, qu'il ne connaît pas. Disons qu'il ne va pas être déçu et que c'est là que commenceront les surprises. En fait, ce livre c'est un roman noir sous une couverture blanche!

Propos recueillis par Pascal Simonin

[INFO +] Hard Rock Cargo, éditions Le Beau jardin, 272 pages, 17 euros.